



CITC

CANADIAN ISSUES
THÈMES CANADIENS

AUTOMNE 2015

LE CHAMP DE BATAILLE DE LA COMMÉMORATION

Les tensions à l'intersection de l'histoire
de guerre du Canada et de la mémoire publique



RANDY BOSWELL
JEREMY DIAMOND
JONATHAN F. VANCE

JACK JEDWAB
JOHN ENGLISH
LAURA BRANDON

SERGE BERNIER
TERRY COPP
JAMIE SWIFT

TABLE DES MATIÈRES

- 5 INTRODUCTION
LE CHAMP DE BATAILLE DE LA COMMÉMORATION : LES TENSIONS À L'INTERSECTION DE L'HISTOIRE DE GUERRE DU CANADA ET DE LA MÉMOIRE PUBLIQUE
Randy Boswell
- 8 **LE MONUMENT DE LA CRÊTE DE VIMY FAIT PARTIE DE L'IDENTITÉ ET DE LA CULTURE CANADIENNE**
Jeremy Diamond
- 11 **LORSQUE LA PUISSANCE ÉMOTIVE DOMINE LA TAILLE**
Jonathan F. Vance
- 15 **CONNAÎTRE L'HISTOIRE DE LA GUERRE EST INDISPENSABLE, MAIS QUE DEVONS-NOUS CONNAÎTRE ?**
Jack Jedwab
- 23 **COMMENT NOTRE BESOIN DE COMMÉMORER LA GUERRE A FLUCTUÉ AU FIL DU TEMPS**
John English
- 28 **LA COMMÉMORATION DE GUERRE — EXPLICITE ET IMPLICITE — DE A. Y. JACKSON**
Laura Brandon
- 33 **COMMÉMORATIONS MILITAIRES ET HISTOIRE AU CANADA**
Serge Bernier
- 37 **LE JOUR J DU CANADA : UNE ÉTUDE DE CAS SUR LA CONSTRUCTION DE LA MÉMOIRE**
Terry Copp
- 41 **COMMENT NOTRE DÉSIR DE PAIX SUITE À L'HORREUR DE LA GUERRE DES TRANCHÉES A CÉDÉ LA PLACE À UN VIMYISME INSIPIDE**
Jamie Swift

THÈMES CANADIENS EST PUBLIÉ PAR



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION D'ÉTUDES CANADIENNES

AYMAN AL-ASSINI

Président du Conseil d'administration, Montréal, Québec

MADINE VANDERPLAAT

Professeure, département de sociologie, Université Saint Mary's,
Halifax, Nouvelle-Écosse

YOLANDE COHEN

Professeure, département d'histoire, Université du Québec
à Montréal, Montréal, Québec

LLOYD WONG

Professeur, département de sociologie, Université de Calgary

MADÉLINE ZINIAK

Consultante, Présidente de l'Association des médias ethniques
canadiens, Toronto, Ontario

CLINE COOPER

Candidate au doctorat, OISE/Université de Toronto,
Montréal, Québec

HERBERT MARX

Montréal, Québec

JEAN TEILLET

Associé principal à Pape Salter Teillet LLP, Vancouver,
Columbia-Britannique

VIVEK VENKATESH

Professeur aux cycles supérieurs en technologies de l'éducation,
Université Concordia, Montréal, Québec



JACK JEDWAB

Président et chef de la direction

JAMES ONDRICK

Directeur des programmes et administration

SARAH KOOI

Chargée de projets principale

VICTORIA CHWALEK

traductrice

CAMILAHGO. STUDIO CRÉATIF

Design et mise en page

Canadian Issues / Thèmes canadiens est une publication trimestrielle de l'Association d'études canadiennes (AEC). Elle est distribuée gratuitement aux membres de l'AEC. CITC est une publication bilingue. Tous les textes émanant de l'AEC sont publiés en français et en anglais. Tous les autres textes sont publiés dans la langue d'origine. Les collaborateurs et collaboratrices de Thèmes canadiens sont entièrement responsables des idées et opinions exprimées dans leurs articles. L'Association d'études canadiennes est un organisme pancanadien à but non lucratif dont l'objet est de promouvoir l'enseignement, la recherche et les publications sur le Canada.

Canadian Issues / Thèmes canadiens bénéficie de l'appui financier du Gouvernement du Canada par le biais du Fonds pour l'histoire du Canada du ministère du Patrimoine canadien pour ce projet.

COURRIER

Des commentaires sur ce numéro ?

Écrivez-nous à Diversité canadienne :

Diversité canadienne / AEC
1822A, rue Sherbrooke Ouest
Montréal, Québec H3H 1E4

Ou par courriel au <james.ondrick@acs-aec.ca>

Vos lettres peuvent être modifiées pour des raisons éditoriales.



@CANADIANSTUDIES

Image de couverture tirée de *The Epic of Vimy* (1936)

INTRODUCTION

LE CHAMP DE BATAILLE DE LA COMMÉMORATION LES TENSIONS À L'INTERSECTION DE L'HISTOIRE DE GUERRE DU CANADA ET DE LA MÉMOIRE PUBLIQUE

RANDY BOSWELL

Notre rédacteur en chef invité, Randy Boswell, est un professeur adjoint de journalisme à l'Université Carleton et un écrivain spécialisé en histoire canadienne.

Ici, à Ottawa, les symboles du souvenir de la guerre sont bien visibles et omniprésents. Le Monument commémoratif de guerre du Canada, sa grande solennité troublée par des coups de feu l'an passé et désormais approfondie par le souvenir de cette tragédie, demeure le point focal du pays tous les 11 novembre alors que les Canadiens pleurent et honorent les 100 000 vies perdues au cours des guerres du siècle passé.

Juste devant ce monument se trouve la Tombe du Soldat inconnu et quelques mètres en arrière, il y a le Monument aux Valeureux, un anneau de 14 bustes et statues rendant hommage aux héros de l'histoire militaire canadienne. Parmi ces statues et bustes, il y a celui du comte de Frontenac, commandant français du 17^e siècle, du combattant et diplomate Mohawk Thayendanega — qui a été connu sous le nom de Joseph Brant durant la guerre de Sept Ans —, des icônes de la guerre de

1812 telles que Laura Secord, Charles de Salaberry et Isaac Brock, de Sir Arthur Curie, général durant la Première Guerre mondiale et de Robert Hampton Gray, pilote de la marine qui a reçu une Croix de Victoria à titre posthume pour ses exploits audacieux au-dessus du Japon durant les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale.

À partir de là, les visiteurs de la capitale du Canada n'ont pas besoin de se déplacer bien loin pour revisiter le passé du Canada. À quelques pas, au cœur du centre-ville, se trouve un parc avec un monument massif dédié aux anciens combattants autochtones ainsi que des petits mémoriaux dédiés aux Canadiens qui sont morts dans la guerre des Boers et aux pilotes qui ont combattu aux côtés de l'armée polonaise contre l'Allemagne nazie. Il y a même un monument commémoratif dédié aux animaux, rendant hommage aux chevaux, mules, chiens et pigeons voyageurs qui ont contribué à la cause de

la liberté.

Nous avons à peine effleuré la surface du vaste inventaire du patrimoine militaire d'Ottawa —, et ceci avant même d'avoir entamé notre voyage à travers le Musée canadien de la guerre, situé à quelque pas du centre-ville. Il n'est donc pas étonnant que le centre politique du Canada soit aussi son centre principal de commémoration. En fait, l'ambiance majestueuse de la région de la Capitale nationale — l'architecture imposante, les boulevards cérémoniels, les allées pittoresques, le panthéon de héros de bronze — a explicitement été créée sur la demande du gouvernement libéral de l'après-guerre et a été imaginée par l'urbaniste français Jacques Gréber (auteur d'un rapport historique publié en 1950 sur l'embellissement et l'ajustement du ton de la capitale du Canada) afin d'être un hommage aux anciens combattants canadiens «à la place d'être autre monument commémorant simplement le fait que la guerre vient de prendre fin».

En bref, la capitale du Canada peut-être considérée comme un monument commémoratif de guerre en soi. Nous nous souviendrons.

De toute évidence, l'ancien Premier ministre Stephen Harper et ses gouvernements conservateurs de la dernière décennie n'ont pas été les premiers à vouloir révéler les sacrifices du temps de la guerre. Mais l'ère Harper — qui a pris fin avec les élections fédérales du 19 octobre dernier, donc après la rédaction des essais publiés ici, mais avant l'écriture de cette note — a généré beaucoup de débats et de discussions visant à déterminer si on peut, en fait, mettre trop d'emphase sur le souvenir et si le désir de commémoration est parfois exploité à des fins inavouées, par exemple au désir de redé-

finir l'image du Canada dans nos psychés comme étant une « nation guerrière. »

Dans les articles qu'ils ont rédigés pour ce numéro, les historiens militaires Serge Bernier et Terry Copp, le professeur de l'Université Queens Jamie Swift et l'historien politique de l'Université de Toronto John English explorent, chacun à leurs façons, comment les tensions entre chercheurs, politiciens, défenseurs du patrimoine et certaines autres parties prenantes peuvent faire de la commémoration un champ de bataille en soi.

Jonathan Vance, historien à l'Université Western, soutient que la taille d'un monument commémoratif de guerre — un enjeu qui soulève parfois la controverse parmi les individus impliqués dans la commémoration militaire canadienne — est généralement éclipsée par sa puissance émotionnelle. Et l'historienne de l'art Laura Brandon transforme notre représentation classique de l'artiste de guerre et membre du Groupe des Sept A.Y. Jackson en exhortant une nouvelle façon de comprendre l'ensemble de son œuvre comme étant une forme de mémorial de guerre.

Jeremy Diamond, directeur général de la Fondation Vimy, affirme dans son article que l'approche du 100^e anniversaire de la bataille de la crête de Vimy va cimenter ce moment comme pilier de la nation canadienne. Et finalement, Jack Jedwab, vice-président directeur de l'Association d'études canadiennes et fondateur et éditeur de la revue *Thèmes canadiens*, présente de nouvelles données de sondage à propos des attitudes des Canadiens envers la commémoration et la fiabilité de leurs connaissances sur l'histoire de la guerre du pays. Ses résultats sont un important rappel que les que-

relles autour de la façon dont les sacrifices des soldats et notre patrimoine militaire collectif sont commémorés devraient refléter la réalité que nous ne nous entendons pas toujours autour d'un récit commun, et même que nous ne nous rappelons souvent pas ce qui est vraiment arrivé durant les guerres passées.

LE MONUMENT DE LA CRÊTE DE VIMY FAIT PARTIE DE L'IDENTITÉ ET DE LA CULTURE CANADIENNE

JEREMY DIAMOND

Jeremy Diamond est le directeur général de la Fondation Vimy. Il est également derrière l'initiative de création d'un centre éducatif au sujet de la bataille de Vimy en France qui doit être achevé en avril 2017 pour l'occasion du 100^e anniversaire de la bataille de la crête de Vimy. Diamond a auparavant été directeur général de Historica Canada.

Vimy a longtemps été considéré comme la plus importante bataille canadienne de la Première Guerre mondiale. Menée du 9 au 12 avril 1917, elle a été le premier succès sans réserve du Corps canadien pendant la guerre, la première fois que les Canadiens ont combattu ensemble en tant que force unie au cours de ce conflit féroce qui a duré quatre ans ; et ceci a aussi été la première fois qu'une nation réussissait à s'emparer de la crête, un endroit stratégique pour les Allemands. La Crête de Vimy représente aussi le moment où une nouvelle façon de mener le Corps et de nouveaux modes d'organisation se sont développés et sont plus tard devenus la manière particulièrement canadienne de mener le combat durant le reste de la guerre.

Les chiffres étonnent encore aujourd'hui. Plus de 170 000 combattants (dont la majorité faisait partie du Corps canadien) ; plus de 10 000 victimes ; 3598 morts ; quatre Croix de Victoria. Plusieurs

individus sont de l'avis que l'identité nationale de notre jeune pays s'est développé sur ce champ de bataille. A.E. Ross, un brigadier général lors de la Première Guerre mondiale, avait décrit les derniers moments du conflit en ces termes : « Dans ces quelques minutes, j'ai été témoin de la naissance d'une nation. »

Mais Vimy a été plus qu'une victoire mémorable. Contrairement à une grande partie de notre passé, Vimy n'a pas été relégué aux oubliettes. J'avancerais même que ce moment fait intégralement partie de l'identité culturelle du Canada, qu'il a une place aussi importante que la voie ferrée ou la Confédération—et puisque le centenaire de cette bataille va avoir lieu dans seulement 18 mois, l'assaut de 1917 sur la crête de Vimy est destiné à devenir l'un des événements les mieux connus et les plus appréciés de l'histoire canadienne.

Alors que la bataille a été reconnue à son époque comme une victoire importante pour les Alliés – et par extension pour le Canada – comme en témoignent les manchettes de plusieurs journaux américains, c'est le Mémorial de Vimy qui est devenu un symbole durable de la vertu et du sacrifice pour les Canadiens.

Conçu par le sculpteur et architecte canadien Walter Seymour Allward, le Mémorial se trouve sur la colline 145, donne sur le champ de bataille canadien de 1917, à l'endroit où s'est déroulé un des plus féroces combats. Selon Anciens Combattants Canada, qui sont responsables de ce lieu historique national situé dans le nord de la France, le Mémorial de Vimy [traduction]«fait plus que marquer l'endroit de la grande victoire canadienne de la Première Guerre mondiale. Il rend comme un hommage à tous ceux qui ont servi leur pays durant la guerre et qui ont risqué ou donné leur vie à ce conflit de quatre ans.» Et, selon le Comité des monuments commémoratifs canadiens érigés sur des champs de bataille, la création d'Allward n'est pas un mémorial dédié spécifiquement à un individu, mais plutôt le mémorial d'une nation.

En 1922, le site a été choisi pour devenir un parc commémorant les 11 000 Canadiens disparus en France. (Les noms de ceux qui sont disparus en Belgique se trouvent déjà sur la Porte de Menin). Beaucoup de Canadiens ne le réalisent sans doute pas, mais lorsque nous mettons les pieds sur ces terres sacrées à Vimy, nous nous trouvons en sol canadien puisque cette portion de terre a été offerte par la France au Canada.

Dès sa conception, le Mémorial de Vimy a été créé afin de représenter l'expérience canadienne dans

son ensemble; ce site permettant aux survivants de se souvenir du coût humain de la guerre et aux morts d'être commémorés. Le Mémorial de Vimy a été dévoilé au monde entier en 1936 et ce moment a été l'un des rares instants d'après-guerre qui a été ouvertement triomphant; la cérémonie a été à la fois sombre et festive, et des dignitaires du monde entier y ont participé. Plus de 50 000 personnes, dont 6 000 anciens combattants canadiens (et les veuves de ceux qui ont été tués) ont assisté à l'inauguration.

Près de 100 ans après cette bataille et 80 ans après l'inauguration du site, ce monument, sa façon de rendre hommage à l'universel—et non à l'individuel—, a une place centrale dans notre identité culturelle.

En 2012, la Banque du Canada, avec le soutien de la Fondation Vimy, a mis en circulation le nouveau billet de 20\$. Le thème de la contribution militaire canadienne et du sacrifice a été choisi comme thème pour ce billet et c'est le Mémorial de Vimy qui a été sélectionné comme le symbole universel des sacrifices militaires du Canada. En tant que monument dédié aux disparus, le Mémorial symbolise aussi l'idée du sacrifice anonyme et des contributions faites par des groupes d'individus.

Un an plus tard, le gouvernement du Canada a dévoilé le nouveau «passeport électronique», qui consacre deux pages aux illustrations du célèbre Monument commémoratif de Vimy, mettant en vedette les deux piliers (conçu par Allward pour symboliser la France et le Canada) et le visage attristé de la statue du «Canada en deuil» (aussi connu sous le nom de «Mère Canada») pleurant ses morts tout en regardant à la fois vers l'avenir.

Apparaissant dans le passeport aux côtés d'autres images représentant des événements ayant joué un rôle unificateur pour le pays, tels que le Quai 21, le dernier crampon du chemin de fer et la Confédération, le Mémorial de Vimy est un exemple de ce qui nous unit en tant que pays. Ce mémorial rend hommage à la première fois que les quatre divisions canadiennes ont combattu ensemble, sous un commandement majoritairement canadien, et se dresse comme un symbole des sacrifices réalisés par ce qui à l'époque était une toute nouvelle et petite nation sur la scène mondiale.

Il est révélateur de la place que Vimy détient dans notre récit collectif puisqu'il a été choisi comme l'un des événements majeurs de l'histoire de la Première Guerre mondiale du Canada à être inclus dans le guide de la citoyenneté « Découvrir le Canada » et comme une question pour ceux qui prennent l'examen de citoyenneté. Le guide note que nombreux individus qui ont combattu à Vimy ont senti qu'ils assistaient à la naissance de leur pays alors qu'ils prenaient part à ce conflit. Le fait que cette bataille a été un succès a beaucoup aidé à solidifier l'image du « soldat-citoyen canadien » dur, débrouillard et humble.

La façon la plus marquante que le Mémorial de Vimy joue un rôle dans notre histoire culturelle se trouve dans la conception de la Tombe du Soldat inconnu du Canada d'Ottawa. Basé sur l'idée du sarcophage vide de Allward à Vimy, sur lequel repose un casque Brodie, une épée et des branches d'olivier—symbolisant la paix, la victoire et la mort—la Tombe du Soldat inconnu représente les Canadiens morts au front et elle est délibérément anonyme. Le sarcophage du Mémorial de Vimy et la Tombe du Soldat inconnu ont été tous les deux

conçus de façon à symboliser le sacrifice humain sans pour autant mettre une personne spécifique à l'honneur. L'idée du soldat inconnu a surgi à la fin de la guerre et est devenue un puissant symbole de l'universalité de l'expérience de la guerre.

À la Fondation Vimy, nous nous efforçons de préserver et de promouvoir l'héritage canadien de la Première Guerre mondiale, tel que symbolisé par la victoire de la crête de Vimy. Nous considérons Vimy le moment où le Canada a atteint sa majorité et a été par la suite reconnu sur la scène mondiale.

LORSQUE LA PUISSANCE ÉMOTIVE DOMINE LA TAILLE

JONATHAN F. VANCE

Jonathan F. Vance, originaire de Waterdown en Ontario, est un professeur distingué et titulaire de la chaire JB Smallman en histoire à l'Université de Western Ontario, où il enseigne l'histoire militaire, l'histoire du Canada et la mémoire sociale. Il est l'auteur de nombreux livres et articles. Ses écrits les plus récents sont : *Unlikely Soldiers: How Two Canadians Fought the Secret War Against Nazi Occupation* (2008), *A history of Canadian Culture* (2009) et *Maple Leaf Empire: Canada, Britain and Two World Wars* (2011).

Dans la petite ville de Chesley, en Ontario, se trouve un tout petit monument commémoratif de guerre. Il représente un enfant scrutant attentivement une demi-coquille de pétoncle, probablement à la recherche de quelque chose ou peut-être juste en train de sentir la texture de la coquille sous ses doigts. Sur le socle sous l'enfant se trouve l'inscription [traduction]«Pour les garçons de la Geneva Church School qui ont combattu durant la Grande Guerre de 1914 - 1918.»

Ce mémorial est l'un des plus petits et des plus modestes du Canada, mais sa puissance émotionnelle est considérable. Le monument semble si incongru, même déroutant, sauf si l'on est familier avec l'iconographie chrétienne. Ce type de coquille, qui est associée à St Jacques le Grand et aux pèlerinages de fidèles vers Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, se trouvait souvent dans les poches des pèlerins qui la portait sur eux comme

emblème de leur piété et de leur dévotion, un symbole tout à fait approprié pour un monument commémorant la Grande Guerre. Mais rares sont ceux qui se promènent avec un dictionnaire sur le symbolisme religieux sous la main. Le commun des mortels est plutôt frappé par l'association paradoxale de l'enfance, symbolisée par le jeune garçon et la dédicace, et la guerre ; si l'on nous demande d'énumérer différents symboles qui pourraient convenir à un mémorial de guerre, il est peu probable qu'un enfant nous vienne à l'esprit. Mais c'est dans ce paradoxe que réside la force évocatrice de ce monument : on ne peut pas s'empêcher d'imaginer les petits garçons qui ont grandi à la Geneva Church School et qui ont dû éventuellement traverser l'océan pour se joindre à l'effort de guerre, certains d'entre eux ne revenant jamais.

Cependant, c'est la taille du monument qui est sa caractéristique la plus frappante. Celui-ci ne mesure

pas plus d'un pied de haut à son point le plus élevé. Son inscription se trouve souvent cachée par l'herbe haute, et lorsque la neige couvre Chesley durant l'hiver, le monument disparaît complètement. La taille de ce monument nous amène à nous poser la question suivante : lorsque nous voulons commémorer la guerre, est-ce que la taille d'un monument est importante ?

Les Canadiens sont programmés de façon presque innée à valoriser l'immensité. C'est peut-être notre désir d'imiter l'immensité du pays qui nous pousse à parsemer le paysage avec des reproductions géantes d'objets du quotidien : le grand nickel à Sudbury, la *pysanka* géante (œuf de Pâques ukrainien) à Vegreville, en Alberta, la plus grande hache du monde à Nackiwac, au Nouveau-Brunswick, l'énorme violon à Sydney, en Nouvelle-Écosse.

Il n'est donc pas très surprenant que lors des discussions à propos de l'érection d'un mémorial vers la fin de la Première Guerre mondiale, certaines personnes influentes ont beaucoup insisté sur la taille. Une corrélation implicite était faite entre la taille d'un monument et l'importance accordée à un événement ; la taille représentait en quelque sorte l'étendue de notre engagement ou le poids de nos disparus.

Bien entendu, cette association a été également faite par Sir Sam Hughes, ministre de la Milice et de la Défense du Canada, durant les premières années de la Première Guerre mondiale. Il avait proposé un programme par lequel le fédéral donnerait à toutes les communautés un monument commémoratif identique — identique, exception faite de sa taille. En effet, les communautés qui avaient envoyé une portion plus importante de leurs jeunes hommes à

la guerre recevraient des monuments plus grands, tandis que les communautés avec un taux de participation plus faible allaient subir l'éternelle humiliation d'un petit monument. Hughes considérait cette initiative comme un exercice visant à stimuler l'engagement civique ; les communautés qui avaient répondu avec enthousiasme à l'appel aux armes devraient être en mesure de se vanter à ce sujet à l'aide de leurs monuments commémoratifs de guerre. Mais il aimait également le fait que cet exercice était un précieux outil d'humiliation publique ; si une ville avait manqué à ses obligations envers le pays et l'Empire britannique, chaque visiteur allait en être conscient en un simple coup d'œil.

Une telle emphase éhontée sur la taille comme critère n'était pas habituelle, mais elle était rarement absente de la conception et de la construction de grands projets. Le Monument commémoratif de guerre à Ottawa est passé par un processus d'expansion ; le créateur Sidney Mars avait décidé en 1933 d'agrandir l'arc et le socle sur lequel le monument est installé pour le rendre plus imposant — et afin qu'il soit assez large pour accueillir la pièce d'artillerie qui devait passer à travers. Mais un plus grand socle exigeait l'ajout de personnages supplémentaires afin de maintenir une continuité dans le mouvement de la composition du monument, et afin de répondre aux demandes que plusieurs unités soient représentées. Ceci a ainsi nécessité que le socle soit élargi encore plus et que des marches soient construites. L'idée implicite derrière l'ensemble de ce travail de révision, qui a nécessité plusieurs années et qui a probablement écourté la vie de March, était que la version originale du monument n'était tout simplement pas assez imposante.

Le Mémorial de Vimy dans le nord de la France,

qui est construit sur le site du célèbre assaut du Corps canadien en avril 1917, n'avait pas été très critiqué au moment de son inauguration en 1936. Des inquiétudes avaient été soulevées au sujet des retards dans sa construction, mais sa taille imposante était considérée comme appropriée par tous. Tant la topographie locale du lieu que l'importance de l'événement semblaient nécessiter l'érection d'une structure d'une taille sans précédent. Toute critique sur la taille du monument était motivée par d'autres facteurs. Garnet Hughes, le fils de Sir Sam, avait qualifié le monument de [traduction]«une autre de ces monstruosité avec des marches et des rampes» et il avait avoué qu'il aurait aimé avoir reçu le contrat de sa construction. Mais il était encore blessé par le fait de n'avoir pas pu se procurer la direction d'une des divisions sur le champ de bataille, et il était donc enclin à critiquer tout ce qui touchait au mémorial du corps d'armée.

Le projet commémoratif national *Never Forgotten*, dont l'objectif est l'érection d'une figure maternelle géante sur la côte de l'île du Cap-Breton en Nouvelle-Écosse, qui ressemble à la figure du Canada pleurant ses morts sur le mémorial de Vimy par Walter Allward, a suscité des critiques beaucoup plus féroces. Faisant vingt-quatre mètres de haut, la figure d'une femme au long voile (souvent désigné comme Mère Canada), les bras tendus vers la mer, dominerait le paysage. Ce projet a généré la colère pour de nombreuses raisons, dont sa taille qui est considérée comme beaucoup trop grande. Elizabeth May, la chef fédérale du Parti Vert, l'a qualifié de «colosse monstrueux» et le *Globe and Mail* a également remis en doute sa «taille monstrueuse». D'autres critiques ont comparé le projet aux monuments soviétiques de l'après-Deuxième Guerre mondiale, où la taille était valorisée au-dessus

de toute autre considération. Beaucoup de nouvelles médiatiques incluent un graphique, fourni par le principal intéressé du projet, montrant la taille relative d'autres monuments célèbres, dont la Statue de la Liberté et du Christ Rédempteur de Rio de Janeiro. Ce graphique semblerait être dédié aux critiques du projet et leur démontrerait que Mère Canada est loin d'être le plus grand monument dans le monde. À moins que son objectif soit de s'attirer des partisans en célébrant le fait que le Canada aura bientôt l'un des plus imposants monuments dans le monde. Mais d'une façon ou d'une autre, le message central semble clair : la taille compte.

Mais nous nous trompons en supposant que la taille d'un monument commémoratif est en corrélation directe avec l'importance que nous accordons à nos proches disparus ou à notre volonté de ne pas les oublier. Un monument immense ne garantit pas le souvenir et il n'est pas nécessairement représentatif de l'importance de la perte d'une communauté. En établissant ce lien, nous confondons la quantité avec la qualité ; nous confondons la hauteur d'un monument à la profondeur du sentiment qu'il représente.

Un mémorial de guerre est, d'un sens très concret, un substitut pour une tombe — même s'il n'est pas de la forme architecturale typique du cénotaphe, mot dérivé du terme grec qui signifie «tombeau vide». La majorité des soldats canadiens morts en service se trouvent ensevelis sur ou près d'un champ de bataille, ou ils n'ont pas de tombe officielle du tout. Puisque la plupart des Canadiens n'ont pas de lieux où se rendre pour visiter les membres de leurs familles morts au combat, le mémorial local sert de pierre tombale pour chacun des morts qu'il représente. À cet égard, est-ce que

la profondeur des sentiments pour un être cher peut être jugée à la lumière de la taille de la pierre tombale choisie? Une pierre tombale jugée être de taille convenable semble garantir la profondeur et l'authenticité de l'amour ressenti par la famille pour le défunt; une pierre tombale de dimension plus modeste témoigne d'un amour moins profond. «S'ils ont vraiment aimé grand-mère,» nous pourrions penser, «ils n'auraient jamais choisi une si petite pierre tombale.»

Les comités responsables des monuments commémoratifs pour les deux guerres mondiales se sont rendu compte de l'absurdité d'un tel raisonnement; ils ont rejeté l'idée de Sam Hughes parce qu'ils savaient qu'une communauté allait être jugée non pas par la taille de son mémorial, mais par la puissance émotionnelle de celui-ci. En lisant les délibérations de dizaines de ces comités, on ne peut être que frappé par la façon dont la taille n'est que rarement prise en considération. Le lieu, la conception, l'inscription, oui — mais la taille, presque jamais. Un petit cairn, un obélisque modeste ou un gamin jouant avec une coquille sont aussi porteurs de sens que le plus grandiose des arcs ou la figure la plus imposante. C'est une leçon que les futurs membres des comités commémoratifs devraient bien prendre à cœur.

CONNAÎTRE L'HISTOIRE DE LA GUERRE EST INDISPENSABLE, MAIS QUE DEVONS-NOUS CONNAÎTRE ?

JACK JEDWAB

Jack Jedwab est le vice-président général de l'Association d'études canadiennes et de l'Institut canadien des identités et des migrations, tous deux basés à Montréal. Titulaire d'un doctorat en histoire canadienne de l'Université Concordia, il a enseigné à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université McGill, donnant des cours sur l'histoire de l'immigration au Québec, les minorités ethniques au Québec, les minorités de langue officielle au Canada et sur le sport au Canada. Il a également écrit de nombreux essais, articles de revues et de journaux, en plus d'être l'auteur de nombreuses publications et rapports gouvernementaux sur des enjeux tels que l'immigration, le multiculturalisme, les droits de la personne et les langues officielles.

NOS CONNAISSANCES À PROPOS DU RÔLE DU CANADA DANS LES GUERRES MONDIALES

Au cours de la dernière décennie, le gouvernement du Canada a investi considérablement dans les efforts visant à améliorer les connaissances des Canadiens à propos du rôle du pays durant les deux guerres mondiales. Le gouvernement s'est donné comme priorité de promouvoir l'histoire militaire du Canada et a alloué des fonds substantiels vers la commémoration des exploits militaires du pays. Près de la moitié de tous les Canadiens pensent qu'il est important que les citoyens possèdent une bonne connaissance de la Première et la Seconde Guerre mondiale. En effet, ils considèrent qu'il est plus important d'être bien informé à propos des deux guerres mondiales qu'il ne l'est de l'être à propos d'autres enjeux, tels que la Confédération ou les enjeux relatifs aux Autochtones. Parmi ces trois enjeux, c'est les deux guerres mondiales qui ont

été le choix principal parmi tous les groupes d'âge et cette réponse a été particulièrement populaire parmi les membres de la plus jeune cohorte. Comme nous pouvons le constater dans le tableau plus bas, c'est les Canadiens anglophones qui sont les plus nombreux à croire que posséder des connaissances à propos des deux guerres mondiales est indispensable.

Selon une enquête effectuée en 2009 par la firme Léger Marketing pour l'Association d'études canadiennes, six Canadiens sur dix croient posséder de bonnes connaissances à propos de la Seconde Guerre mondiale (près d'un Canadien sur cinq qualifie ses connaissances de *très bonnes*). La cohorte la plus jeune et la cohorte la plus âgée estiment être les mieux informées, bien que pour la cohorte plus âgée, leur savoir se rapporte plus à de l'histoire vécue que des connaissances apprises. Il y a également un écart substantiel entre les sexes; les femmes (50%) déclarent être beaucoup moins au

TABLEAU 1

IL EST IMPORTANT QUE TOUS LES CANADIENS POSSÈDENT DE BONNES CONNAISSANCES À PROPOS DES ENJEUX SUIVANTS :

	Total	18-24	25-34	35-44	45-54	55-64	65+	Français	Anglais	Autre
La Première et la Seconde Guerre mondiale	50 %	50 %	43 %	48 %	44 %	55 %	57 %	41 %	55 %	43 %
La Confédération de 1867	42 %	28 %	31 %	44 %	38 %	51 %	52 %	35 %	44 %	42 %
L'histoire et les enjeux relatifs aux autochtones	38 %	34 %	30 %	36 %	33 %	47 %	45 %	36 %	39 %	36 %

SOURCE : LEGER MARKETING POUR L'ASSOCIATION D'ÉTUDES CANADIENNES

fait de ce conflit que les hommes (70%). Pour ce qui en est de la variable de la langue maternelle, les francophones sont moins nombreux à déclarer avoir une bonne compréhension de la Seconde Guerre mondiale (45%) alors qu'une forte majorité d'anglophones (62%) et d'allophones (65%) affirment bien comprendre ce conflit.

Selon des enquêtes qui ont été effectuées pour le ministère des Anciens Combattants du Canada, sept Canadiens sur 10 affirment qu'ils sont bien informés sur le rôle militaire du Canada lors de conflits et d'opérations de maintien de la paix tels que les deux guerres mondiales, la guerre de Corée et la guerre en Afghanistan. Un pourcentage plus élevé (82%) affirme ressentir de la fierté envers le rôle militaire que le Canada a joué lors de conflits et d'opérations de maintiens de la paix. Aussi informés qu'ils estiment être, environ 55% de Canadiens ont signalé ne pas être au courant que nous célébrons maintenant le 75^e anniversaire de la Seconde

Guerre mondiale (2014-2020). Ceci étant dit, une nette majorité de Canadiens (83%) a affirmé qu'il est au moins modérément important que cet anniversaire soit célébré (61% estiment cette commémoration très importante).

Le savoir qu'un individu possède au sujet d'un événement historique dépend du fait que cet individu ait vécu cet événement ou ait vécu à l'époque que cet événement s'est produit, ou qu'il ait été exposé à des informations au sujet de cet événement à travers diverses plates-formes. Durant l'année précédant l'enquête de 2013 de l'AEC-Léger, 48% de Canadiens ont déclaré avoir entendu (souvent ou parfois) parlé de la Première ou de la Seconde Guerre mondiale. L'âge est un facteur important à cet égard; près d'un tiers d'individus âgés de moins de 35 ans signalent avoir entendu parler de la guerre alors que près de trois individus sur quatre de plus de 65 ans affirment la même chose. Environ 38% d'individus affirment lire souvent ou parfois

des livres ou des essais sur ce sujet, 32% signalent avoir regardé un film ou un documentaire et 15% affirment avoir visité un musée ou une exposition sur les deux guerres mondiales.

La bonne nouvelle est qu'une forte majorité (82%) affirme s'intéresser au moins modérément à l'acquisition de connaissances à propos des anciens combattants du Canada, 26% affirment être très intéressés.

ACQUÉRIR DES CONNAISSANCES SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE RENFORCE LE PATRIOTISME

En janvier 2014, le chef canadien de l'état-major de la Défense, Tom Dawson, avait déclaré dans une note interne (plus tard rapporté par le *Globe and Mail*) que les commémorations liées à l'histoire militaire permettent de bâtir une «meilleure compréhension que le développement du Canada en tant que pays indépendant ayant une identité

unique découle en grande partie de ses réalisations en temps de guerre». Laissant de côté la question de la véracité de cette observation, il est clair que le fait d'être exposé à des connaissances sur le rôle du Canada dans la Première et la Seconde Guerre mondiale contribue à renforcer un sentiment de fierté envers l'histoire du Canada et l'attachement au pays. Comme nous pouvons l'observer dans le tableau plus bas, les individus qui ont souvent ou parfois entendu parler du rôle du Canada lors des deux guerres mondiales, qui ont lu à ce sujet ou qui ont visité une exposition sur ce sujet sont beaucoup plus susceptibles d'exprimer ressentir de la fierté envers l'histoire du Canada que ceux qui n'ont que rarement ou jamais entendu de ces conflits. Il est également vrai qu'une plus grande exposition à des informations au sujet du rôle du Canada lors des deux Guerres mondiales entraîne un plus grand soutien de l'opinion que servir dans l'armée est un acte de patriotisme.

TABLEAU 2

LE POURCENTAGE D'INDIVIDUS QUI RESENTENT UNE FORTE FIERTÉ ENVERS L'HISTOIRE DU CANADA SELON LEUR DEGRÉ D'EXPOSITION AU RÔLE DU CANADA LORS DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE (CES INDIVIDUS ONT SOUVENT, PARFOIS, RAREMENT OU JAMAIS ENTENDU, LU OU VISITÉ UNE EXPOSITION AU SUJET DU RÔLE DU CANADA LORS DES DEUX GUERRES MONDIALES)

Fortement en accord/En général, je suis fier de l'histoire du Canada	Souvent	Parfois	Rarement	Jamais
Au cours de l'année précédente, j'ai entendu parlé du rôle qu'a joué le Canada lors de la Première et de la Seconde Guerre mondiale	74%	48%	33%	30%
Au cours de la dernière année, j'ai lu quelque chose à propos du rôle du Canada dans la Première et la Seconde Guerre mondiale	76%	53%	35%	32%
Au cours de la dernière année, j'ai visité une exposition dans un musée à propos du rôle du Canada dans la Première et la Seconde Guerre mondiale	66%	56%	44%	39%

SOURCE : LEGER MARKETING POUR L'ASSOCIATION D'ÉTUDES CANADIENNES

LE DISCOURS À PROPOS DE LA CONTRIBUTION CANADIENNE À LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Nous avons établi que les Canadiens évaluent leurs connaissances à propos des deux Guerres mondiales et du rôle du pays lors de ces conflits de façon relativement optimiste. Les Canadiens démontrent également un sain degré d'intérêt envers l'acquisition de nouvelles connaissances à propos du pays. Mais il est important d'examiner ce que les citoyens connaissent réellement et le degré auquel ces connaissances reflètent effectivement ce qui s'est produit au cours d'une certaine époque.

La littérature sur la participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale abonde. Certains documents canadiens et leurs résumés succincts sont facilement accessibles et discutent de l'importance relative du rôle du Canada dans le conflit. L'Encyclopédie canadienne souligne que « La Deuxième Guerre mondiale a été un événement déterminant dans l'histoire canadienne, transformant un pays tranquille en marge des affaires globales en un acteur crucial dans les luttes les plus importantes du XX^e siècle. Le Canada a joué un rôle indispensable dans la bataille de l'Atlantique et a fourni des effectifs à la campagne de l'Europe de l'Ouest au-delà de ce qui pouvait être attendu d'une petite nation qui ne comptait que 11 millions d'habitants à l'époque. »

La Fondation canadienne des champs de bataille note que « Sur une population d'à peine 11,5 millions d'habitants, un peu plus d'un million de Canadiens servirent en uniforme pendant le conflit. Outre-mer, à la suite des tragédies de Hong Kong (décembre 1941) et de Dieppe (août 1942), l'armée canadienne se distingua en Sicile (juillet-août

1943), en Italie (de septembre 1943 à février 1945), ainsi que lors du débarquement et de la campagne de Normandie (du 6 juin au 22 août 1944) et tout au long de la campagne pour libérer le nord-ouest de l'Europe, jusqu'à la victoire de mai 1945. La Marine royale du Canada (MRC) multiplia ses effectifs par cinquante, devenant une force de près de 100 000 hommes et femmes, joua un rôle crucial dans la victoire de la bataille de l'Atlantique, et garda ouvertes les vitales voies maritimes vers la Grande-Bretagne face à une offensive sous-marine allemande déterminée. La MRC servit aussi dans la Méditerranée, dans les Caraïbes, dans le Pacifique et dans l'Arctique. À la fin de la guerre, elle était devenue la troisième marine en importance au monde. Modeste force dotée d'appareils pour la plupart désuets en 1939, l'Aviation royale du Canada (ARC), qui recruta près de 250 000 hommes et femmes pendant la guerre, en vint à être un élément essentiel qui contribua à la supériorité aérienne des Alliés en Europe et permit d'organiser des raids dévastateurs de bombardiers contre des cibles ennemies. »

Anciens Combattants Canada donne une description un peu plus modérée du rôle du pays dans la Seconde Guerre mondiale. L'association déclare que « Malgré des contributions plus considérables de la part des grandes puissances, la contribution du Canada à l'effort de guerre fut remarquable de la part d'un pays de onze millions d'habitants. À la fin de la guerre, le Canada était devenu une impressionnante puissance militaire comptant la troisième marine et la quatrième aviation en importance au monde et une armée de six divisions. Le Canada atteignit sa maturité pendant les horreurs de la guerre et assumait de nouvelles responsabilités en tant que membre influent de la communauté internationale. »

Certaines bases de données non canadiennes évaluent l'apport du Canada de façon quelque peu différente. Une source américaine (<http://ww2db.com/country/canada>) sur la Seconde Guerre mondiale, qui cite le *Armchair Reader on World War I*, classe le Canada comme un « État membre mineure ou Possession ». Par « possession », on sous-entend un état appartenant au Royaume-Uni. Il est souligné que [traduction] « Malgré le manque de force militaire, le pays avait un grand potentiel de guerre. Lorsque la Grande-Bretagne avait déclaré la guerre à l'Allemagne, le premier ministre Mackenzie King avait demandé au Parlement de débattre si le Canada devait également se joindre à la guerre aux côtés de la Grande-Bretagne. Le 10 septembre 1939, le Canada a produit une déclaration de guerre qui devait être approuvée par le roi George VI du

Royaume-Uni et qui a immédiatement été approuvée. » Cette source poursuit avec, en grande partie, les mêmes informations qui sont fournies par la Fondation canadienne des champs de bataille.

Quelque 75 ans après le début de la Seconde Guerre mondiale, une importante majorité de Canadiens conviennent que « les soldats canadiens ont joué un rôle très important dans la victoire des forces alliées durant la Seconde Guerre mondiale. » Ce point de vue est défendu par plus de huit Canadiens sur dix ; 52% sont *fortement* en accord avec cette affirmation. Bien qu'il existe une différence dans les opinions selon l'âge, ceci peut s'expliquer en grande partie par le fait que les jeunes possèdent moins de connaissances sur le rôle du Canada dans la Seconde Guerre mondiale.

TABEAU 3

JE CROIS QUE LES SOLDATS CANADIENS ONT JOUÉ UN RÔLE TRÈS IMPORTANT DANS LA VICTOIRE DES FORCES ALLIÉES LORS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE SELON L'ÂGE

	Total	18-24	25-34	35-44	45-54	55-64	65+
Net en accord	81%	65%	69%	76%	81%	91%	94%
Net en désaccord	6%	12%	8%	9%	4%	2%	1%
Je ne sais pas	13%	22%	21%	15%	14%	6%	4%

S'il existe effectivement un consensus parmi les Canadiens en ce qui concerne l'importance du rôle du Canada auprès des Alliés lors de la Seconde Guerre mondiale, il semblerait que les Canadiens sont incertains si cette contribution est suffisamment reconnue. Un sondage mené en 2012 par la firme britannique Lord Ashcroft parmi 1 007

jeunes britanniques âgés de 11 à 18 ans en révèle qu'aucun de ces répondants n'a désigné le Canada comme ayant été un allié de la Grande-Bretagne durant la Seconde Guerre mondiale. Les réponses ont été spontanées et les répondants ont pu choisir de donner plus d'une réponse. Voici les réponses qui ont été données : l'Amérique / États-Unis 61%,

la France 44 %, la Russie / l'Union soviétique 13 %, l'Australie / la Nouvelle-Zélande 9 %, l'Italie 7 %, la Chine 2 %, l'Allemagne 2 %, le Japon 1 %, autres 7 % et « Je ne sais pas » 21 %. Il est remarquable que le Canada n'apparaisse pas dans cette liste, particulièrement étant donné ses liens étroits avec la Grande-Bretagne.

FIERTÉ MILITAIRE ET MYTHE SUR L'UNITÉ NATIONALE

Il y a de bonnes raisons d'être fiers des soldats canadiens lors de la Seconde Guerre mondiale indépendamment de l'évaluation que l'on fait de notre rôle sur la scène mondiale à cette époque. Cependant, lorsque nous accordons un rôle si central au Canada lors de la Première et de la Seconde Guerre mondiale dans notre récit historique national fondateur, il est probable que nous déformions nos souvenirs des débats internes qui se sont produits durant cette

période — à la fois pour ce qui en est de l'expérience vécue (dans le cas de la Seconde Guerre mondiale) et de l'histoire apprise.

Il est étonnant que la majorité des Canadiens interrogés se rendent à la conclusion erronée que « la Seconde Guerre mondiale a rallié tous les Canadiens derrière l'effort de guerre des Alliés ». Ce point de vue est soutenu par environ 51 % des Québécois et 70 % des Ontariens. Cette opinion est manifestement erronée étant donné que la participation militaire canadienne à la Première et la Seconde Guerre mondiale avait suscité énormément de controverses. Durant la Seconde Guerre mondiale, un référendum sur la conscription avait polarisé le Canada anglais et le Canada français, ce dernier étant fermement opposé au service militaire forcé. Paradoxalement, même s'ils sont plus nombreux à avoir connu la Seconde Guerre mondiale, la cohorte de Canadiens plus âgés est plus susceptible de

TABLEAU 4

LA SECONDE GUERRE MONDIALE A RALLIÉ TOUS LES CANADIENS DERRIÈRE LES FORCES ALLIÉES SELON L'ÂGE

	Total	18-24	25-34	35-44	45-54	55-64	65+
Net en accord	63%	43%	55%	55%	64%	75%	80%
Fortement en accord	27%	11%	18%	26%	29%	34%	40%
Plutôt en accord	36%	32%	37%	29%	35%	41%	40%
Plutôt en désaccord	11%	12%	13%	9%	11%	10%	10%
Fortement en désaccord	3%	5%	3%	4%	4%	2%	3%
Je ne sais pas	22%	38%	28%	30%	21%	11%	7%
Je préfère ne pas répondre	1%	1%	2%	1%	1%	1%	0%

convenir que tous les Canadiens se sont ralliés derrière l'effort de guerre des Alliés. Un autre paradoxe est illustré dans le tableau ci-dessous, qui semble nous indiquer que plus nous détenons de connais-

sances sur le rôle des Canadiens durant l'effort de guerre, plus nous croyons que le pays était fermement uni à cette époque.

TABEAU 5

LES SOLDATS CANADIENS ONT JOUÉ UN TRÈS IMPORTANT RÔLE DANS LA VICTOIRE DES FORCES ALLIÉES DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Seconde Guerre mondiale a rallié tous les Canadiens derrière les forces alliées	Fortement en accord	Plutôt en accord	Plutôt en désaccord	Fortement en désaccord
Fortement en accord	48%	8%	2%	7%
Plutôt en accord	35%	54%	32%	11%
Plutôt en désaccord	7%	18%	33%	20%
Fortement en désaccord	2%	3%	15%	46%
Je ne sais pas/je préfère ne pas répondre	8%	17%	18%	16%
Total	100%	100%	100%	100%

CONCLUSION

Il y a probablement beaucoup de Canadiens qui ne veulent pas reconnaître qu'il existe parfois une disjonction entre notre fierté contemporaine envers les réalisations passées et la supposition que nous étions très unis dans le passé. Un discours révisionniste et/ou anhistorique qui permet la perpétuation de ces mythes risque de miner la crédibilité de toute notre histoire. Pour ce qui en est de la contribution du Canada à l'effort militaire lors de la Seconde Guerre mondiale, nous n'avons pas besoin de négliger qu'une désunion prévalait à cette époque

au pays afin d'honorer la contribution des anciens combattants du pays dans le conflit de 1939-45. Reconnaître les contributions faites par les anciens combattants du pays aujourd'hui est suffisant. Nous ne devrions pas gonfler les contributions déjà importantes de notre pays à des proportions mythiques. Les Canadiens sont en mesure de se sentir très fiers des contributions de leur pays sans ce genre d'exagération. La fondation Anciens Combattants Canada a raison de souligner que « Malgré des contributions plus considérables de la part des grandes puissances, la contribution du Canada à l'effort de guerre fut remarquable de la part d'un

pays de onze millions d'habitants.» Pour conclure, reconnaître ce fait n'ôte rien au véritable rôle joué par les soldats du pays durant ce conflit.

RÉFÉRENCES

C.P. STACEY. « Second World War (WWII), » Historica Canada, 15 juillet 2013
www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/second-world-war-wwii

C. PETER CHEN. « Profile of Canada » World War II Database
<http://ww2db.com/country/canada>

JACK JEDWAB. « Canadians' Knowledge of the Second World War », Association d'études canadiennes, 31 août 2009

JACK JEDWAB. « Remembrance Day: Is time distorting our contemporary view on Canada's role in World War 2? », Association d'études canadiennes, 10 novembre 2014

J. K. KELLEY. « Armchair Reader World War II, » West Side Publishing, 1^{er} septembre 2007

LORD ASHCROFT. « How much do children know about the Second World War?, » 25 juin 2012, <http://lordashcroftpolls.com/2012/06/how-much-do-children-know-about-the-second-world-war>

STEVEN CHASE. « Ottawa spends more on military history amid criticism over support for veterans, » The Globe and Mail, 16 juin 2014
www.theglobeandmail.com/news/politics/ottawa-commemorates-military-history-while-under-fire-for-veteran-support/article19176795

ANCIENS COMBATTANTS CANADA. « Attitudes Towards Remembrance and Veterans' Week 2014 Survey of Canadians Prepared for Veterans Affairs Canada Final Report », décembre 2014

ANCIENS COMBATTANTS CANADA. « Canadians' Awareness, Engagement & Satisfaction with Remembrance Programming, Final Report », avril 2010

ANCIENS COMBATTANTS CANADA. « Second World War (1939 – 1945), » 24 juillet 2015, www.veterans.gc.ca/eng/remembrance/history/second-world-war

COMMENT NOTRE BESOIN DE COMMÉMORER LA GUERRE A FLUCTUÉ AU FIL DU TEMPS

JOHN ENGLISH

John English est le directeur du Bill Graham Center for Contemporary International History au Collège Trinity de l'Université de Toronto et professeur émérite distingué de l'Université de Waterloo.

Dans une récente étude sur l'histoire et la mémoire populaire, Paul Cohen, un historien s'intéressant à la Chine, réfléchit à propos de la façon dont les récits acquièrent une signification et une force particulière en temps de crise. Les récits à propos de la bataille de Kosovo, de Jeanne d'Arc et la chute de Massada s'inspirent d'événements historiques, mais la mémoire populaire des Serbes, des Français et des Juifs les a adaptés plus tard lors de temps difficiles, et les Serbes, les Français, et les Juifs les ont utilisés afin de renforcer leur sentiment d'appartenance à une collectivité. L'esprit de chicanerie de certains historiens professionnels qui, par exemple, ont fait valoir que la bataille précédente était plus significative sur le plan militaire que la bataille de Kosovo en 1389 ne détruit, ni même n'effrite, les « vérités » sur Kosovo qui sont inscrites dans la

mémoire populaire.¹ Quand les temps sont difficiles, la mémoire populaire se tourne vers des récits qui promettent des dénouements positifs.

Les guerres européennes ont profondément marqué le XX^e siècle du Canada, mais la reconnaissance officielle de ces guerres au pays est venue curieusement sur le tard, de façon désordonnée et a été concentrée dans certaines régions. Les cénotaphes dans les centres de petites villes, les plaques de bronze affichées dans les résidences universitaires dressant de longues listes de ceux qui sont morts, et les branches de la Légion canadienne qui ont joué un important rôle social dans les endroits à l'esprit de tempérance, se trouvent dans les villes qui avaient d'importantes populations anglaises, écossaises et irlandaises protestantes. Mais la guerre

1 Paul Cohen, *The Power of Story in Moments of Crisis* (New York: Columbia University Press, 2014).

avait divisé le Canada, elle avait laissé d'après souvenirs et Ottawa n'avait pas d'histoires à raconter. L'histoire officielle à propos de la Première Guerre mondiale n'est venue que plus tard et a généralement été ignorée alors que le public canadien n'avait accès qu'à très peu d'artefacts canadiens de guerre. L'extraordinaire collection d'art de guerre que Lord Beaverbrook avait commandé dans l'espoir que celle-ci puisse être exposée dans les mairies et les bâtiments publics à travers le Canada est en grande partie demeurée entreposée, bien que quelques pièces géantes ornent les murs somnolents du Sénat canadien.

En 1967, le Musée canadien de la guerre a finalement pris une forme physique indépendante entre les anciens murs d'Archives publiques du Canada, sur la promenade Sussex. Bien que l'emplacement était superbe, le bâtiment était délabré et bien en deçà des normes de la muséologie contemporaine. Le contraste entre l'effort modeste du Canada et la grandeur de l'*Imperial War Museum* de la Grande-Bretagne et l'incomparable *War Memorial* de l'Australie était frappant. Mais la participation canadienne aux guerres conféraient un goût acre au nationalisme libéral canadien-anglais du milieu des années 1960 alors que le nationalisme québécois conceptualisait les guerres comme des moments marqués par l'oppression et, bien entendu, par la conscription.

Les cérémonies du jour du Souvenir et le respect d'un moment de silence à 11 heures le 11 novembre sont devenus de moins en moins fréquents dans les

années 1960, et les récits de bravoure étaient moins souvent racontés. De plus en plus, les médias populaires soulignaient les horreurs de la guerre ou les profondes divisions qui ont marqué le Canada en temps de guerre. La guerre du Vietnam, la première guerre à être télévisée, avait bouleversé la coalition établie pendant la guerre froide entre le Canada et les États-Unis, et a laissé de profondes cicatrices sur l'alliance nord-américaine. Les manifestations gagnaient du terrain au-delà des campus nord-américains et avaient profondément influencé les politiques et les perceptions des Canadiens à propos de la guerre. «Faites l'amour, pas la guerre» n'a pas été le slogan utilisé par la campagne électorale de Pierre Trudeau en 1968, mais il se rapprochait beaucoup du sentiment d'exubérance de la trudeumanie. Bien que Trudeau s'était fortement et publiquement opposé à la participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale, les tentatives de soulever cette question par les chroniqueurs conservateurs outrés avaient complètement échoué. Les Canadiens radicaux se sont tournés vers de différents enjeux. Au Québec, le Front de libération du Québec saluait les patriotes de 1837 tandis que les Montréalais et Torontois applaudissaient avec enthousiasme l'opéra Louis Riel de Harry Somers dans lequel le traître métis devient un héros tragique, la victime des ambitions de John A. Macdonald et, plus tard, tel que nous pouvons le lire sur le site officiel du Manitoba, «le père du Manitoba.»²

La métamorphose de Riel s'est produite en parallèle à la reconceptualisation du Canada en tant que nation bilingue et multiculturelle ayant son propre dra-

2 À propos de la controverse sur Trudeau, Riel et Gabriel Dumont ont tous deux été sujets de livres populaires à leur époque, notamment Louis Riel (1963) par l'historien professionnel Goerge Stanley et Gabriel Dumont: *The Métis and His Lost World* (1975) par le célèbre écrivain George Woodcock.

peau. Le passé a été confronté avec l'avenir en 1964 lorsque le premier ministre Lester Pearson, portant ses médailles de guerre, avait présenté le nouveau drapeau à la Légion royale canadienne à Winnipeg et les vétérans ont fortement hué le rejet de l'Union Jack par Pearson. Donald Creighton, le biographe de Macdonald et un collègue de Pearson lorsqu'ils enseignaient ensemble au département d'histoire de l'Université de Toronto dans les années 1920, avait dit à sa femme que l'action de Pearson l'avait « terriblement déprimé. » Le Canada, avait-il déclaré, était devenu « une place minable » et il aurait souhaité « avoir vécu n'importe où ailleurs ». ³

a Légion et Creighton détestaient le nouveau drapeau qu'ils qualifiaient d'« insipide » puisque l'Union Jack, sous lequel beaucoup de Canadiens, y compris Pearson lui-même, avaient combattu, n'y apparaissait désormais plus. Mais au cours de ce débat amer à propos du nouveau drapeau, John Diefenbaker, le seul autre premier ministre ayant servi dans l'armée, a aliéné les Canadiens français de son caucus par sa défense enflammée du passé britannique du Canada. La passion de Diefenbaker embarrassait ses successeurs progressistes-conservateurs puisqu'ils sont venus à accepter l'argument du Parti libéral au pouvoir que la crise du fédéralisme canadien créé par la montée du séparatisme québécois nécessitait de nouveaux symboles et une compréhension différente de l'histoire du Canada.

Le Musée canadien de la guerre sur la promenade Sussex était un intérêt d'ordre secondaire pour la plupart des touristes visitant Ottawa, mais il a su refléter l'air du temps en ajoutant une importante galerie sur le « maintien de la paix » dans son espace limité. En 1988, juste avant la fin de la guerre froide, le gouvernement progressiste-conservateur de Brian Mulroney, qui avait une forte présence au Québec, avait aussi commandé la construction d'un monument sur le maintien de la paix sur la promenade Sussex. ⁴

Cette propension à vouloir célébrer le maintien de la paix est venue facilement parce que, comme Granatstein le souligne, l'armée canadienne, en dépit de son passé influencé par les guerres, les pratiques et les coutumes de la Grande-Bretagne, s'est adaptée avec une aisance remarquable à l'identité bilingue et biculturelle du Canada de la fin du XX^e siècle, et, malgré certaines remontrances privées, à l'idée que la plupart des soldats canadiens portaient des Casques bleus. ⁵

La fin de la guerre froide, ironiquement, a porté un coup fatal aux notions traditionnelles de maintien de la paix et aux suppositions politiques confortables à propos de ce que les soldats canadiens faisaient et avaient fait. En outre, le Canada n'a pas été neutre durant la guerre froide et les soldats professionnels valorisaient le fait que le Canada ait

3 Creighton cité dans Donald Wright, « Donald Grant Creighton » dans le Dictionnaire biographique du Canada en ligne au : http://www.biographi.ca/fr/bio/creighton_donald_grant_20E.html. Consulté le 2 août 2015.

4 Paul Gough, *Peacekeeping, Peace, Memory: Reflections on the Peacekeeping Monument in Ottawa*, Canadian Military History, Volume 11, Number 3 (Summer 2002), pp.65-74.

5 Granatstein a écrit : « l'armée qui a été produite, plus que toute autre institution fédérale, était un meilleur reflet de la dualité du pays – en fait, plus que toute autre institution canadienne de tout genre » J.L. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace* (Toronto: University of Toronto Press, 2002), 372.

adhéré à l'OTAN et au NORAD, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord et au Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord. De plus, le ministère de la Défense nationale avait conservé un personnel d'historiens professionnels qui produisaient un flux de publications sur l'histoire militaire du Canada qui complète celles produites par leurs alliés des deux guerres mondiales. Frustré par l'absence d'historiens militaires canadiens dans les universités canadiennes, le département a astucieusement soutenu la création de centres d'études militaires dans les universités canadiennes, dont plusieurs étaient dirigés par des historiens. Pour le prix modeste de quelques armes, le ministère a eu un retour énorme.

Les gouvernements de Mulroney et de Chrétien ont agi rapidement pour encaisser les dividendes de la paix et les fonds pour la défense ont chuté sans provoquer de dissidence publique. Mais alors que le soutien envers l'armée contemporaine diminuait, l'intérêt pour son passé plus lointain s'est développé. Les historiens militaires peinant dans les bureaux du MDN ou du Musée de la guerre ou dans les centres d'études militaires. David Bercuson à l'Université de Calgary, Terry Copp à l'Université Wilfrid Laurier, Mark Milner à l'Université du Nouveau-Brunswick, mais, de façon inattendue, la fin de la guerre froide a causé les confrontations les plus sanglantes depuis la Corée pour l'Armée canadienne.

L'histoire militaire n'a réalisé que quelques petites incursions dans la plupart des départements d'his-

toire au Canada, mais elle s'est épanouie dans certains et a attiré l'intérêt de plusieurs historiens populaires comme jamais auparavant au cours du nouveau millénaire. La série de 1992 de Radio-Canada sur la Seconde Guerre mondiale, *The Valour and the Horror*, qui était le reflet des critiques habituelles à propos de la guerre dans le cinéma et la culture populaire depuis la guerre du Vietnam, a suscité une fureur inattendue et a même provoqué une enquête du Sénat. En 1998, Granatstein l'a vigoureusement condamné comme étant une cause de la « mort » de l'histoire canadienne.⁶ Dans la même année, *Saving Private Ryan* avait remodelé la perception des Américains à propos de la Seconde Guerre mondiale, celle-ci étant désormais devenue perçue comme un moment vicieux, mais héroïque. Durant ses dures scènes de combat, le film démontrait pourquoi, selon les dires du journaliste américain Tom Brokaw, la génération du temps de la guerre était la meilleure. L'enquête du Sénat sur la série de la CBC a directement mené à la nécessité croissante de reconnaître le passé militaire du Canada. En 1998, Granatstein est devenu le directeur du Musée canadien de la guerre d'Ottawa. Et en 2005, un magnifique nouveau musée a été érigé sur les plaines LeBreton à Ottawa, commémorant ce que les Canadiens jusqu'à très récemment avaient largement oublié.

Cohen a fait valoir qu'en temps de crise, nous nous tournons vers le passé pour des « récits » qui promettent un dénouement « positif ». Alors que les vies de ceux qui ont combattu approchaient de leurs fins et que leurs souvenirs personnels disparaissaient,

6 J.L.Granatstein, *Who Killed Canadian History* (Toronto: Harper Collins, 1998), 116-120. Lorsque j'ai demandé à Granatstein pourquoi, selon lui, le Canada cherchait à construire un nouveau musée sur la guerre, il avait répondu, « *Saving Private Ryan*. »

il s'est développé, au sein de familles et de nations occidentales, un besoin de commémoration, et, dans un sens plus large, un sens de collectivité en ce nouveau millénaire où la domination occidentale va se transformer de plus en plus en « récit » du passé.

LA COMMÉMORATION DE GUERRE — EXPLICITE ET IMPLICITE — DE A. Y. JACKSON

LAURA BRANDON

Dre Laura Brandon est une écrivaine, conservatrice et conférencière spécialisée dans l'art de guerre canadien. De 1992 à 2015, elle était la conservatrice en art de guerre au Musée canadien de la guerre. Elle est présentement professeure adjointe de recherche à l'Université Carleton à Ottawa et une associée de recherche au Musée canadien de la guerre. En ce moment, elle écrit un livre sur le Groupe des sept et la guerre.

Se souvenir et commémorer la Première Guerre mondiale est une triste entreprise. Tant de millions de morts, tellement de potentiel disparu. C'est déprimant. Pour de nombreux Canadiens qui ont grandi et ont appris à se souvenir du conflit tous les 11 novembre, les années 1914-1918 se retrouvent encapsulées dans le poème de 1915 de John McCrae, dans la production de masse de coquelicots rouges et dans le monument commémoratif de Vimy. Ces formes de commémoration concernent principalement les morts; dans le cas de McCrae, c'est avec son ami Alexis Helmer à l'esprit qu'il a rédigé *In Flanders Fields*. Tirés de l'imagerie du poème, les coquelicots sont particulièrement utilisés afin de commémorer les Canadiens tués lors de la Première Guerre mondiale. Même le monument de Vimy, inauguré en 1936 comme mémorial pour les 11 285 Canadiens morts en France, comprend une statue de la Charité distribuant des coquelicots. Cependant, aucun de ces monuments commémo-

ratifs n'offre de perspective plus optimiste sur le conflit. Aucun ne nous propose des façons alternatives de penser aux conséquences de la guerre. Plus de cent ans après le début de la Première Guerre mondiale, outre une certaine reconnaissance que la guerre a permis plus d'indépendance politique au Canada, toute possibilité d'arriver à des conclusions plus positives sur ce conflit se noie dans nos rituels et symboles de deuil établis de longue date.

Je voudrais proposer que l'on considère reconnaître une autre forme de commémoration de guerre au Canada. Celle-ci existe déjà, mais elle n'est pas reconnue en tant que forme de commémoration. Depuis 1917, l'œuvre d'une vie d'un individu qui a survécu à la Grande Guerre a publiquement rendu hommage à ce conflit par son art et à travers ses actions. Le peintre A.Y. Jackson n'a pas été tué, mais a été blessé pendant la guerre, un événement qui a largement marqué sa carrière d'après-guerre.

Contrairement au monument de Vimy et aux coquelecots de McCrae, qui attirent notre attention vers ce triste événement une fois par an, les peintures de Jackson, dont *Winter, Quebec* (1926), renvoient aux Canadiens la beauté sauvage du Canada dans toutes ses saisons, sans insister sur les ravages de la guerre. Dans *Winter, Quebec*, le paysage centré autour d'un clocher d'église enseveli sous la neige scintillante évoque peut-être délibérément des notions de stabilité et de permanence. Même s'il semble à la mode de rejeter les peintures de Jackson comme étant de la décoration pour boîtes de chocolat, il est important de nous rappeler l'événement qui l'a poussé à peindre et à faire l'éloge de son pays si assidûment sur du bois, du papier et de la toile. À partir de 1917, et pendant près de 60 ans jusqu'à sa mort en 1974, Jackson a peint son pays.

Il n'est pas absurde de penser que l'ensemble de l'œuvre de Jackson puisse être considéré comme un mémorial de guerre. Certaines de ses peintures de guerre — par exemple *House of Ypres et A Corpse, Evening*, qu'il a réalisé après la Première Guerre mondiale, ainsi que ses peintures de la route en l'Alaska pendant la Seconde Guerre mondiale — sont déjà essentiellement considérées comme des « mémoriaux » de guerre dans un sens assez conventionnel. Ces peintures représentent des lieux et des actions mémorables liées aux guerres de ces deux époques et elles ont été produites dans le cadre de deux programmes officiels d'art de guerre — le Fonds de souvenirs de guerre canadien et les Archives militaires canadiennes — tous deux des programmes délibérément créés afin de capturer en images le conflit pour les générations futures. Mais nous devrions prendre en considération toutes les réalisations que Jackson a accomplies durant sa vie — son militantisme pour l'art et ses œuvres artis-

tiques au complet (y compris ces célèbres paysages canadiens représentant les fermes enneigées du Québec et la toundra chatoyante à l'automne — tel que *Northern Landscape, Great Bear Lake* [1938-39], par exemple) comme étant un mémorial de guerre *non conventionnelle*. Tout ce qu'il a fait après avoir été blessé à Maple Copse pendant la bataille du Mont Sorrel en 1916 est une conséquence et une célébration de sa survie de cet horrible conflit.

Tant le monument de Vimy que le poème de John McCrae ont leurs racines dans l'art d'avant-guerre canadien en plein essor : l'œuvre de McCrae puisse dans la poésie canadienne et le monument s'inspire de la peinture canadienne. Avant que le Canada n'ait le Groupe des sept, il avait le *Arts and Letters Club* de Toronto, fondé en 1908. C'est là que Walter Allward, jeune sculpteur torontois et futur concepteur du monument de Vimy, fréquentait des artistes, poètes, écrivains, architectes, musiciens et universitaires. Lorsqu'il avait dessiné le mémorial, il s'était inspiré de la richesse des connaissances et des expériences artistiques des membres du club. Avant la guerre, John McCrae faisait partie d'une organisation similaire basée à Montréal, le *Pen and Pencil Club*, qui avait été formé en 1890 afin de promouvoir les arts et les lettres à Montréal. McCrae avait l'habitude de déjeuner et de dîner avec des artistes, des architectes et des concepteurs, et de régulièrement échanger des idées avec d'autres poètes, tels que William H. Drummond et Charles Gill. Il n'est pas surprenant que Jackson se soit impliqué auprès de ces deux groupes à divers moments. En effet, après la Grande Guerre, il avait été un ardent défenseur de la vision d'Allward pour le monument de Vimy. Ses opinions sur le poème de John McCrae ne sont pas connues.

Jackson n'a pas conçu de monument commémoratif national et il n'a pas rédigé de célèbres poèmes, mais sa vie et sa carrière après la guerre sont incontestablement de nature commémorative. La différence entre son leg et celui de Allward ou de McCrae en est une de compréhension. Notre myopie est liée à notre façon de comprendre ce que devrait être un monument commémoratif de guerre. Si nous sommes prêts à considérer l'art de Jackson comme l'aspect le plus notable de sa création commémorative de guerre, alors, plutôt que de la tristesse, nous ressentons de la fierté et de l'affection pour le Canada. Ces émotions ne sont pas celles qui sont habituellement associées à des monuments de guerre. Mais pourquoi devrions-nous exclure les sentiments positifs? En effet, je dirais que Jackson — après que ses émotions moroses envers la guerre se soit dissipées (vers 1920) — a commémoré la guerre de façon consistante par des représentations d'où émane sa joie d'être en vie dans un pays aussi magnifique et libre que le Canada. Pensons par exemple à *Lake Superior Country* (1924) avec ses couleurs presque psychédélics et ses lignes ondulantes. Dans le passé, j'ai suggéré, comme beaucoup d'autres l'ont fait, que le prosélytisme dévoué de Jackson envers l'art canadien était une forme de nationalisme, mais je voudrais maintenant nuancer cette affirmation en postulant que son nationalisme a été sa façon de rendre hommage aux sacrifices dont il avait été témoin.

Sa carrière d'après-guerre est largement considérée comme nationaliste parce qu'elle est si étroitement associée au Groupe des sept, qui est à son tour si étroitement associé avec le nationalisme canadien d'après-guerre. Le Groupe a été un phénomène qui n'a survécu que onze années; cependant, il a eu une influence durable sur le Canada, déterminant la

façon dont le pays se représente visuellement. C'est le succès du Groupe qui a cimenté la réputation de Jackson en tant qu'artiste — et, après 1931, lorsque le groupe s'est dissout, Jackson disposait d'une plate-forme publique pour diffuser ses idées. Considérer la vie et la longue carrière d'après-guerre de Jackson en tant que vétéran et activiste social plutôt que comme membre du Groupe des sept permet de réévaluer son importance pour la société canadienne, et non pas uniquement sur l'histoire de l'art. Bien qu'il n'y ait aucun doute qu'il ait été un nationaliste canadien, son plaidoyer en faveur de l'art avait un mandat plus large qui englobait une reconnaissance positive et porteuse d'espoir de ce que la victoire durant la Première Guerre mondiale signifiait pour le Canada.

Ses premières lettres, écrites entre 1905 et 1913, à un moment où il voyageait et étudiait en Europe, ne nous laissent guère entrevoir son prosélytisme national et son militantisme artistique futur. À la fin de la guerre, cependant, Jackson semblait sincèrement convaincu que l'art a le pouvoir de transformer une société pour le meilleur. À cet égard, il a sans doute été influencé par sa compréhension grandissante des philosophies sociales du mouvement artistique britannique *Arts and Crafts*, dont faisait partie William Morris et, quelques années plus tôt, John Ruskin. Les idées de ce mouvement, qui considérait l'Art comme étant une force formatrice, étaient souvent évoquées et très admirées par son entourage. Peu de temps après l'armistice de 1918, et avec la grève générale de Winnipeg qui venait tout juste de finir, Jackson avait écrit dans le numéro du 30 août 1919 du *Canadian Courier* que l'art pourrait devenir [traduction] «l'un des outils les plus puissants pour surmonter les problèmes menant au mécontentement social.»

Aussi, dès 1919, le succès des expositions d'après-guerre de Archives de guerre du Canada, lors desquels ses œuvres et celles de nombreux autres artistes occupaient une place importante, a eu un impact énorme sur sa reconnaissance de la puissance de l'art. On peut citer, par exemple, le fait que le catalogue pour la première exposition du Groupe en 1920 à la Galerie d'art de Toronto fait usage de la même citation qui avait paru dans le volume somptueusement illustré qui avait accompagné l'exposition d'ouverture sur l'art de guerre à Londres en 1919. « Les grandes nations, » [traduction] écrivait Paul Konody, directeur artistique hongrois (citant John Ruskin): « rédigent leurs autobiographies en trois tomes: — le livre de leurs actions, le livre de leurs mots et le livre de leur art. » « La grandeur d'un pays » [traduction], avait écrit le Groupe dans son premier catalogue, « dépend de trois choses: « ses mots, ses actes et son art. » Le message que l'art peut jouer un rôle aussi important sur l'édification d'un pays que les actions militaires transparait clairement, bien qu'il ne soit pas explicitement énoncé.

En 1936, le Groupe, qui était dissout depuis cinq ans, s'était reformé sous forme d'organisme pan-canadien sur l'art — le Groupe canadien des Artistes — avec Jackson dans le rôle de vice-président. Avec le déclenchement de la guerre en 1939, Jackson était infatigable. Parmi ses nombreuses initiatives, il a réussi à créer un nouveau programme d'art militaire et il a assumé la plupart des responsabilités pour le choix des artistes et la sélection des œuvres de l'exposition. Le Musée canadien de la guerre abrite près de 8000 œuvres d'art qui sont le résultat de ce programme. De plus, Jackson s'est lui-même remis à produire de l'art de guerre, dessinant et peignant le long de la route de l'Alaska. Pour encourager les soldats à peindre dans leur temps libre lors de leur

formation ou lorsqu'ils attendaient d'être déployés outre-mer, il a écrit un livre sur les méthodes de la peinture et il a été un juge régulier lors de concours d'art organisé pour les troupes. Il a milité pour et a participé à la production canadienne d'affiche en temps de guerre et a fait pression pour que de milliers de reproductions d'art canadien apparaissent sur les murs de garnisons au Canada et à l'étranger (une de ses peintures représentait le comté de Peace River en Alberta) et il a publié de nombreux articles sur l'importance de l'art de guerre. Tout au long de la Seconde Guerre mondiale, Jackson a clairement défendu sa mission de mettre l'art au service des intérêts de la société. Il a été soutenu par beaucoup de ses collègues artistes dans cette entreprise. Beaucoup d'individus du milieu des arts de son époque partageaient sa conviction que les artistes ont une responsabilité sociale à l'égard des intérêts de leur pays.

L'importance de la Première Guerre mondiale dans la vie d'après-guerre de Jackson est rarement abordée, mais, pourtant, le souvenir de ce conflit était une constante qui l'avait poussé de l'avant tout au long de sa carrière. Sa vie a été scindée en deux par ce conflit et il a porté les traces de cette division pendant toute sa vie, la balle et les éclats d'obus qui lui ont déchiré la hanche et l'épaule au Maple Copse en Belgique en juin 1916. Lorsqu'il avait retrouvé la santé, il avait échappé à une mort probable à Passchendaele en 1917 parce qu'il était devenu un artiste officiel de guerre. Par la suite, l'art est devenu sa femme, son enfant, son ami, sa muse, sa passion et son salut. Pendant le reste de sa longue vie, il a mis ses talents au service de son pays. Personnellement sauvé par l'art d'une mort inévitable au front grâce aux Archives de guerre du Canada, il a défendu sa conviction que l'art avait le pouvoir d'ai-

der les gens à se sentir mieux et à créer une nation plus forte. N'est-il pas venu le temps de reconnaître sa vie et son œuvre comme un mémorial de guerre ?

NOTE

Bibliothèque et Archives Canada, la Collection McMichael d'art canadien et le Musée de beaux-arts du Canada possèdent une grande partie de la copieuse correspondance originale de A.Y. Jackson. Son autobiographie, *A Painter's Country* (1958 & 1967), et la biographie de Wayne Larsen, *A. Y. Jackson: the Life of a Landscape Painter* (2009), sont des ressources utiles et intéressantes. Pour plus de renseignements de nature générale sur l'art de guerre canadien ou pour une longue liste de publications sur le sujet, j'invite les lecteurs à visiter mon site web www.laurabrandon.ca.

COMMÉMORATIONS MILITAIRES ET HISTOIRE AU CANADA

SERGE BERNIER

Serge Bernier devient directeur à la Direction – Histoire et patrimoine en 1995. Né à Montréal, il reçoit son Baccalauréat ès arts en histoire du Collège militaire royal. Récipiendaire d'une bourse lui permettant d'obtenir le Diplôme du Centre des Hautes Études européennes, il a ensuite complété son Doctorat en histoire contemporaine à Strasbourg, en France, tout en servant comme officier d'état-major au Quartier général de la Défense nationale.

Bien que le Canada n'ait pas de héros militaires facilement reconnus par tous ou une histoire unificatrice, le pays commémore certains événements militaires, sans que cela soit fait de la façon fiévreuse que l'on rencontre dans quelques autres pays occidentaux. La commémoration est certes une façon d'éviter de perdre notre passé, comme l'a écrit Pierre Nora.¹ Mais elle a ses pièges, ce passé étant revisité et forgé à l'aide du présent,² un présent qui contient souvent une forte influence politique et où la mémoire est sélective : les souvenirs agréables sont exaltés alors que les désagréables sont occultés.³

En cette année 2015, le gouvernement fédéral prépare des démonstrations pour 2017, une année qui permettra de souligner, entre autres, le 100^e anniversaire du fait d'armes canadien à Vimy et surtout le 150^e de la Confédération canadienne. Prenons Vimy et ce qu'on en dira très probablement, soit la victoire du Corps d'Armée canadien opérant pour une première fois avec ses quatre divisions lors d'une grande attaque. Mentionnera-t-on le nom du commandant britannique de ce corps d'armée, Julian Byng, chef militaire charismatique extrêmement compétent, qui sera fait vicomte Byng de Vimy par le roi (victoire britannique?) et dont le passage au Canada à titre de Gouverneur-Général,

1 Nora, Pierre, « L'ère des commémorations », dans *Les lieux de mémoire*, Paris Gallimard (Quarto), vol. 3, 1997, p. 4687.

2 Bernier, Serge, « Histoire et commémorations militaires — le cas canadien », dans *Présentations de l'Académie des lettres et des sciences humaines*, vol. 54, Société royale du Canada, 2001, p. 184.

3 Ibid., p. 185.

dans les années 1920, sera marqué par une implication jugée inappropriée dans la politique canadienne? Et, lorsque on soulignera que Vimy fut un moment fondateur de la nation canadienne, y aura-t-il quelqu'un pour demander de quelle(s) nation(s) on parle?

Les organisateurs des célébrations revisiteront-ils également tout ce qui a entouré la Loi du Service obligatoire en cette année 1917 et ses suites en avril 1918, avec des civils tués par la troupe à Québec lors d'une émeute anti-conscription? Que faisaient ces soldats à Québec alors qu'on avait un urgent besoin d'eux outre-mer? Le traficotage des votes lors de l'élection de décembre 1917 sera-t-il considéré? Évoquera-t-on le fait que la conscription peut être directement liée à la victoire à Vimy, au moment où les volontaires ne se présentaient plus en assez grand nombre pour permettre de remplacer les pertes subies — 10 602, dont 3600 tués en cinq jours de ce combat victorieux? Que la conduite de la guerre ait été confiée à un ministre mentalement instable jusqu'à la fin de 1916 sera-t-elle étudiée? L'impact des décisions de cet homme, qui se fera entendre jusqu'à la fin des combats et même après, nous vaudra-t-il quelques lignes lors des commémorations officielles?

Quant à l'histoire de cette même année, qu'en fera-t-on? S'arrêtera-t-on sérieusement, par exemple, à un des dommages collatéraux de la Grande Guerre survenus en 1917? Parlera-t-on avec le sérieux approprié de la terrible explosion survenue dans le port d'Halifax, en décembre, alors qu'un navire chargé d'explosifs et de munitions, véritable bombe

sur mer, a explosé dans la rade suite à une collision, tuant près de deux mille personnes, en blessant plus de 9000 et oblitérant une bonne partie de la ville? Se souviendra-t-on que plus de 7 millions de Canadiens ont vécu la Grande Guerre sans quitter le pays, tout en participant à l'effort de guerre de toutes les façons, y compris le sacrifice de proches partis au front?

C'est ce type de problématique qui rend toujours l'historien dubitatif face aux grandes commémorations. D'une part, il peut difficilement repousser de la main ces rappels nécessairement historiques. Par ailleurs, il ne peut non plus totalement mettre de côté le fait que ces moments omettront une grande partie du tableau historique et qu'une seule interprétation sera retenue, pas nécessairement la plus sérieuse.

D'ailleurs quels faits militaires devrait commémorer le Canada? Prenons la bataille des Plaines d'Abraham de 1759. Sait-on au pays que ce combat, dont le résultat fut déterminant en ce qui concerne le Canada actuel, n'est pas reconnu officiellement par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada? Cette commission qui conseille le gouvernement depuis 1919, entre autres sur les événements qui ont marqué et façonné le pays, a retenu le « Siège de Québec » comme moment marquant. On se souviendra qu'en 2009, un groupe de personnes voulait reproduire la bataille à l'occasion du 250^e anniversaire de celle-ci, ce qui a donné lieu à tout un débat, à l'échec de l'entreprise et à un délicieux livre⁴. Quant à la bataille de Sainte-Foy, en 1760, un combat français victorieux mais qui n'aura

4 Tremblay, Yves. *Plaines d'Abraham. Essai sur l'égo-mémoire des Québécois*. Montréal, Athéna Éditions, 2009. 248p.

finalement été fait que pour l'honneur, elle a été à peine mentionnée en 2010, alors qu'en 1910, elle avait été très fortement rappelée.⁵

En 2012, le gouvernement fédéral se lance dans l'opération guerre de 1812, un aspect de notre histoire dont une bonne partie de la population, sans éducation historique, ignorait à peu près tout. Quel était le comité d'organisation dans ce cas ? Quelques fonctionnaires fédéraux dont l'indépendance d'esprit est pour le moins à questionner ? On a rappelé quelques-unes des grandes victoires britanniques grâce à l'apport des milices canadiennes. Cependant, au vu du traité de paix de Gand (décembre 1814) et de ce qui a suivi, soit un abandon total de toute velléité britannique de confronter directement les Américains en Amérique du Nord, on peut se demander qui a gagné. Allez chercher pourquoi le Maine s'étend si loin vers le nord ou pourquoi l'Alaska descend si profondément vers le sud ? Sans parler des affrontements qui deviennent de plus en plus difficiles pour les Anglais, entre 1812 et 1814, dans cette guerre dite de 1812 : ils perdent un combat important autour du lac Champlain, en septembre 1814, et subissent une défaite cuisante en Louisiane, en janvier 1815, alors que la guerre est techniquement terminée, ce qu'ignoraient les combattants.

Autour de ce rappel de 1812, auquel le gouvernement fut intimement lié, un aspect est passé presque inaperçu qui a pourtant son importance. Des unités canadiennes peuvent désormais inscrire sur leur drapeau le nom de « Detroit » pour signaler

la présence de miliciens lors du combat de juillet 1812 qui avait mené à l'occupation, par les Britanniques, de cette ville américaine. Or, le système des distinctions militaires canadiennes reconnaissait, jusque-là, les faits remarquables survenus à compter de 1867. Puisque désormais on peut relier des combats d'avant 1867 à des unités actuelles (généralement de la Réserve), pourquoi ne pas le faire aussi pour les autochtones et les miliciens de Québec, Trois-Rivières et Montréal impliqués dans de nombreux combats victorieux entre 1608 et 1759 ? Le manège militaire en reconstruction à Québec, dont la mission militaire sera plus ou moins disparue, semble-t-il, pourrait servir, durant quelque temps, de centre des recherches qui seraient nécessaires à relier ces combattants du passé à des unités du 21^e siècle.

Donc que fera-t-on pour 2017 ? Il est difficile, voire impossible, en 2015, chez Anciens Combattants Canada et la Fondation Vimy, de percevoir ce qui est véritablement recherché pour l'occasion. Bien sûr, il y aura l'ouverture officielle du centre permanent d'interprétation de la bataille à Vimy même, mais combien de Canadiens ont eu, ont ou auront l'occasion de visiter ce lieu durant leur vie ? Quel est le comité d'organisation de Vimy 2017 ? Où est-il ? S'il existe, est-il indépendant de toute intervention politique ? Nous savons trop bien comment un tel moment commémoratif peut facilement devenir, d'abord et avant tout, une occasion pour les politiciens de bien se faire voir. La compétence ne manque pas dans la haute fonction publique canadienne, mais l'indépendance d'esprit, si ! Pour

5 À consulter à ce sujet, Groulx, Patrice. « La commémoration de la bataille de Sainte-Foy, du discours de la loyauté à la « fusion des races », dans *Revue de l'Amérique française*, vol. 55, numéro 21, été 2001, p. 45-83. La première partie de l'article pose la problématique de toute commémoration.

quoi l'organisation des célébrations militaires et politiques de 2017 n'a-t-elle pas été confiée à un comité totalement indépendant du politique qui aurait fourni au gouvernement un programme d'activités autour d'un thème central visant à marquer profondément la mémoire collective? Le Canada est un pays d'immigration où l'enseignement de l'histoire, qui relève des provinces, est loin d'être important, encore plus en ce qui concerne l'aspect militaire. Les quelques rares occasions qui se présentent de placer ce thème sous un éclairage approprié ne devraient pas être ratées. Un fond commun de connaissances historiques, aussi petit soit-il, a son importance, chez nous comme ailleurs dans le monde. Peut-être est-il déjà trop tard en ce qui concerne 2017.

LE JOUR J DU CANADA : UNE ÉTUDE DE CAS SUR LA CONSTRUCTION DE LA MÉMOIRE

TERRY COPP

Terry Copp est professeur émérite à l'Université Wilfrid Laurier. Il est l'auteur de nombreux livres et articles sur l'expérience canadienne de la guerre au 20^e siècle, dont *Fields of Fire: The Canadians in Normandy* et *The Canadian Battlefields in Normandy: A Visitor's Guide*. Copp a été le rédacteur en chef fondateur de la revue *Canadian Military History*. Il est un collaborateur régulier à la revue *Légion*.

Le 70^e anniversaire du Jour-J, le 6 juin 2014, a attiré de grandes foules sur les plages du débarquement de Normandie, dont la reine Elizabeth, le président américain Barack Obama, ainsi que d'autres dirigeants du monde. La cérémonie principale à Sword Beach dans le secteur britannique a attiré le plus d'attention, mais à la fin de l'après-midi, le premier ministre Stephen Harper et le ministre des Anciens Combattants, Julian Fantino, ont rejoint la foule qui se rassemblait au Centre Juno Beach pour la cérémonie canadienne.

Il y a eu des moments solennels et les habituels longs et ternes discours des politiciens, mais l'ambiance générale était à la fête, on voulait célébrer les réalisations des jeunes Canadiens qui, dans les mots du journal de guerre de la Royal Winnipeg Rifles, [traduction] «devaient passer à l'attaque avec le sang froid et l'ont fait sans hésitation». Ces cérémonies du jour J, qui sont devenus de grands

événements touristiques en Normandie et ailleurs, sont un exemple particulièrement intéressant de la façon dont la mémoire est construite et utilisée afin de faire avancer certains intérêts.

Le processus avait débuté en 1984 lors des cérémonies du 40^e anniversaire. Le gouvernement français avait invité des dirigeants occidentaux en Normandie, et le président Ronald Reagan, en plein milieu de sa campagne électorale à cette époque, avait prononcé un discours magnifiquement écrit qui allait coïncider avec les émissions télévisuelles du matin. Ses courts, et prétendument informels, commentaires dédiés aux «garçons de la pointe du Hoc» ont été entendus par des millions d'auditeurs, parmi lesquels des Canadiens, qui ont été ravis de la référence de Reagan au [traduction] «courage inégalé des Canadiens qui avaient déjà été témoins des horreurs de la guerre de leur côté de l'océan. Ils savaient ce qui les attendait ici, mais ils n'ont pas

pu être dissuadés, une fois qu'ils ont posé les pieds à Juno Beach, ils n'ont jamais regardé en arrière.»

Parmi le public à la pointe du Hoc, il y avait de nombreux dirigeants européens et le premier ministre Pierre Elliot Trudeau. Il aurait été tout à fait surprenant que Trudeau, qui était sur le point de prendre sa retraite et qui était en plein milieu d'une tournée mondiale pour la paix et le désarmement, partage de tels sentiments, et il ne l'a pas fait. Certains autres Canadiens se sont par contre impliqués. Une rencontre fortuite entre des anciens combattants de la Queen's Own Rifles et le propriétaire de la maison que le régiment avait libérée au cours des premières heures du débarquement a suscité de l'intérêt à Toronto et les QORs ont réussi à obtenir la permission que la « Maison Queen's Own Rifles » devienne un centre d'activité chaque juin.

La première grande tentative des Canadiens de créer un lieu public de commémoration en Normandie sur le débarquement s'était produit en 1992 lorsque les représentants d'un nouveau musée de Caen, Le Mémorial, avaient visité Ottawa à la recherche de partenaires pour les aider à développer un jardin commémoratif canadien pour le 50^e anniversaire qui allait avoir lieu en 1994. La fondation The American Battle Foundation s'affairait à construire un jardin complexe qui devait inclure un « mur de la Liberté » sur lequel devait apparaître les noms de tous les Américains disparus en Normandie. Ni le gouvernement canadien ni le Musée canadien de la guerre ne voulaient participer, mais Hamilton Southam, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale et membre de la famille propriétaire des journaux Southam, avait décidé de créer la Fondation canadienne de la bataille de Normandie afin de répondre à l'invitation de Caen.

Un concours de design pour étudiants a été organisé et des équipes provenant de l'Université de Montréal et de l'Université Carleton y ont participé. Les étudiants en dernière année avaient le même âge que la plupart des soldats en 1944. Avant leur départ vers la France pour visiter le site du débarquement, les étudiants ont fait la rencontre d'anciens combattants qui faisaient partie du conseil d'administration de la nouvelle fondation et ils étaient encouragés à développer leur propre approche envers le projet. La professeure Nan Griffiths, qui, avec son collègue, le professeur Bernard Lafargue, supervisait les étudiants, avait ainsi décrit le processus de création du jardin dans un article paru en 1999 :

[traduction] « *Lorsque nous sommes arrivés en Normandie, il est devenu clair qu'il n'y aurait pas d'accord sur ce que le projet devrait être, où il devrait être situé, ou sur les fonds dont nous disposions pour le réaliser. Le jardin américain, conçu par les architectes professionnels ayant un budget de plusieurs millions, ne nous aidait guère et les étudiants avaient commencé à travailler individuellement avant de former trois équipes pour la compétition. Un site a ensuite été choisi, en partie parce qu'il se trouvait loin du jardin américain et en partie puisqu'il se prêtait bien à l'approche symbolique et métaphorique que les étudiants préféraient.* »

Garth Webb, ancien combattant du jour J, comme beaucoup d'autres visiteurs au Jardin commémoratif canadien, trouvait l'endroit trop abstrait et impersonnel. Beaucoup de visiteurs s'indignaient aussi du fait que les conservateurs du Mémorial n'aient presque pas inclus de références aux Canadiens dans leur exposition. Webb a commencé à élaborer les plans d'un nouveau bâtiment moderne qu'il

voulait installé sur la plage à l'endroit où le Royal Winnipeg Rifles avait atterri. Le gouvernement canadien ne voulait rien à voir avec cette initiative privée jusqu'à ce que Webb persuade le géant américain de la distribution Wal-Mart de soutenir la cause et d'encourager les Canadiens à faire des dons au Centre Juno Beach. Mobiliser le soutien de Walmart a été un coup de génie. Beaucoup de Canadiens se sont opposés à l'entrée de la société américaine sur le sol canadien lorsque celle-ci avait acheté la chaîne de magasins Woolco en 1994. Walmart cherchait une façon de contrecarrer ses critiques à propos de ses politiques antisyndicales agressives et de ses bas salaires en démontrant son engagement envers la communauté et s'était donc rué avec enthousiasme sur cette occasion d'identifier l'entreprise avec le Canada en persuadant ses clients de faire un don d'un dollar destiné à soutenir la construction du Centre Juno Beach. Et au final, Walmart a donné 1,8 million de dollars en plus des centaines de milliers de dollars qu'elle a réussi à lever de ses clients.

Webb avait pris une approche agressive et implacable lors de la collecte de fonds qui avait offensé beaucoup de gens. Ni lui ni aucun de ses principaux alliés ne possédaient d'expériences dans la création et l'administration d'un musée et ils étaient tous réticents à demander conseil. Les responsables chez Anciens Combattants Canada, au Musée canadien de la guerre et auprès d'autres organisations dédiées à la commémoration de guerre n'ont pas été considérés lors de la campagne de collecte de fonds. Le rôle très médiatisé de Walmart gênait le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Lorsque la construction a débuté en 2001, les contributions gouvernementales représentaient 40 pour cent du budget de 10 millions \$ et un autre 2,2 millions \$ provenaient des gouvernements régionaux en France.¹ Malgré cela, le Centre Juno Beach est resté entièrement sous le contrôle de Webb.

Il est difficile d'estimer l'impact du projet Juno Beach sur l'opinion populaire, mais ce que nous savons est que lorsque *Saving Private Ryan* est sortie en salle dans les cinémas canadiens en 1998, l'enthousiasme du public envers le Jour-J et le rôle du Canada durant cet événement emblématique a atteint un nouveau sommet. Beaucoup de Canadiens se sont plaints que le film, tout comme *The Longest Day*, a négligé d'inclure leurs compatriotes. Cependant, selon un critique :

[traduction] «Après avoir vu *Private Ryan*, un individu ayant des connaissances limitées peut se demander ce que les Canadiens faisaient le 6 juin alors que les soldats américains débarquaient en Normandie et se frayaient un chemin à travers un déluge d'obus, de mines et de balles. Un individu qui est conscient que neuf bataillons de troupes canadiennes se trouvaient sur les terres occupées par les Allemands en Normandie demanderait plutôt que les producteurs de films et de télévision canadiens faisaient alors que Spielberg créait ce film... La réponse est : pire que rien. Un survol rapide du traitement cinématographique et télévisuel des Canadiens lors de la Seconde Guerre mondiale suggère que si nous avions fait *Saving Private Ryan*, les Alliés ne seraient pas allés très loin après le débarquement. Le soldat Ryan aurait été écrasé par un char d'assaut

1 See www.junobeachcentre.org/centre/pdf/jbc_press_document_2011.pdf.

allemand et tous les hommes de l'équipe de secours, jusqu'au dernier, seraient morts en cercle autour de lui.² »

L'impact à court terme de *Saving Private Ryan* a été énorme et peut expliquer le fait qu'un nombre extraordinaire d'individus ont choisi le Jour-J comme le plus important récit « canadien » du 20^e siècle; cet événement arrive en tête d'une liste de dix événements compilée par des journalistes de la presse écrite et télévisuelle au mois de novembre 1999.³ Steven Spielberg a créé un souvenir qui demeure toujours aussi fort des années plus tard.

La construction du Centre Juno Beach avait commencé l'année suivante, et lorsque le site a été inauguré en 2003, la presse écrite et télévisuelle lui a accordé une couverture importante. Les visiteurs entraient sur le site à travers une installation qui simulait le débarquement à l'aide d'enregistrement audio et visuels du Jour-J, mais une fois à l'intérieur, l'exposition n'offrait pas beaucoup d'informations sur les événements du 6 juin 1944 ou sur la bataille de Normandie. Un historien qui a visité ces installations a observé que [traduction] « le peu d'histoire militaire qu'offre le site contient de nombreuses erreurs. »⁴ La réponse du public a été très différente. Le Centre est un bâtiment impressionnant situé en bordure d'une partie de la côte où se trouvent plusieurs bunkers intacts, conférant ainsi un air d'authenticité unique à la région. Lors des préparatifs pour l'anniversaire de 2004, les responsables canadiens avaient choisi le centre pour

tenir la cérémonie du 60^e anniversaire, à laquelle devait assister la reine. Plus de 6000 personnes ont assisté aux cérémonies au Centre Juno Beach et ont pu voir un défilé aérien composé d'un bombardier Lancaster escorté par deux Spitfires. La journée s'était terminée avec un cornemuseur jouant une triste mélodie sur le bord de la plage.

Un lieu de commémoration qui plaît au public général a été créé et nous offre une version spécifiquement canadienne du Jour J. 10 ans plus tard, ce récit fait désormais partie de notre mémoire collective.

NOTE

Cet essai est basé sur Terry Copp and Matt Symes, « Canada's D-Day: Politics, Media and the Fluidity of Memory, » in Michael Dolski (et al) *D-Day in History and Memory* (Denton, University of North Texas Press 2014).

2 Steve Weatherbe, « Saving Private Canada, » *Globe and Mail*, 24 août 1998

3 *Globe and Mail*, 7 novembre 1999.

4 Jack Granatstein, tel que cité dans le *National Post*, 18 juin 2004.

COMMENT NOTRE DÉSIR DE PAIX SUITE À L’HORREUR DE LA GUERRE DES TRANCHÉES A CÉDÉ LA PLACE À UN VIMYISME INSIPIDE

JAMIE SWIFT

Jamie Swift vit à Kingston et il est l’auteur de nombreux ouvrages sur les affaires publiques canadiennes. Son livre le plus récent est *Warrior Nation: Rebranding Canada in an Age of Anxiety*. Il enseigne à la Queen's School of Business.

Comme nombreux anciens combattants, Harold Innis ne parlait pas beaucoup de sa guerre. Il s’était enrôlé comme simple soldat à cause de ses convictions baptistes, mais la guerre brisa sa foi. Une grave blessure à la cuisse causée par un obus avait forcé l’artilleur et vétéran de Vimy à quitter le combat.

Son intérêt envers le travail sur le terrain amena Innis à parcourir les parties les plus reculées du pays durant les années 1920, enrichissant l’histoire économique du Canada avec de nouvelles façons de comprendre le commerce des matières premières. Ses importantes études et ses subséquentes analyses des communications ont fait de Innis l’un des plus influents intellectuels que le Canada ait jamais produits. Même si les cérémonies se déroulaient à quelques pas de son bureau, Innis n’assista aux événements du jour de l’Armistice (plus tard, jour du Souvenir) qu’une seule fois, lorsqu’il donna

une présentation à propos de la Grande Crise des années 1930 à l’Université de Toronto.

Innis vécu avec les séquelles psychologiques de la Grande Guerre jusqu’à sa mort en 1952. Le sous-titre apparaissant sur la biographie écrite par John Watson est *The Dark Vision of Harold Innis* (la sombre vision de Harold Innis — la photo du soldat Innis avec son casque d’étain apparaissant sur la couverture est presque aussi triste que la statue «Le Canada en deuil» de Walter Allward sur le Mémorial de Vimy). Innis était un intellectuel qui avait grandi à l’époque où les récits de G.H. Henty et de Rider Haggard exhortant la gloire de l’empire étaient populaires parmi les jeunes hommes de la fin de l’ère victorienne du Canada. Ces jeunes hommes avaient absorbé ces récits sur les bancs d’école, ces récits qui racontaient l’histoire de grands hommes qui parcouraient de vastes terrains en réalisant des

actes de bravoure monumentaux. Ces hommes participaient dans la création de nations en venant à bout de peuples autochtones, qui étaient alors systématiquement qualifiés de « sauvages ».

Innis allait développer une compréhension différente des forces qui façonnent les nations. Et il avait des opinions claires à propos de la Grande Guerre. Au moment où il se trouvait sur son lit de mort, le vétéran s'était confié à un ami proche, le journaliste George Ferguson, à propos de la guerre.

[traduction] « Il considérait la guerre comme l'ultime obscénité » se rappelle Ferguson. « Il me parla de la guerre pour la première fois durant les derniers mois de sa vie... Tout ce qu'il arrivait à dire à ce sujet touchait à l'horreur de sa performance... le plus qu'il pensait à la chose, le plus qu'il voyait ces jeunes hommes se faire détruire, ces hommes qui auraient pu dédier leurs vies à des choses infiniment plus utiles. Et il s'exprimait avec une telle amertume... une amertume que je n'ai jamais vu chez un autre homme... une amertume envers la chose à laquelle il avait *lui-même* prit part... Par Dieu, il en était venu à des conclusions assez violentes à ce sujet... au sujet de l'idée même de la guerre. »

Certaines idées véhiculées par des Canadiens quelques cinquante années plus tard, nous pouvons aisément le spéculer, aurait complètement bouleversé Harold Innis. Cette notion, constamment ébruitée par les journalistes, politiciens, enseignants et plusieurs autres décideurs, que la Première Guerre mondiale — et en particulière la bataille à Vimy — est le moment fondateur de la nation canadienne aurait atterré Innis. L'idée que le Canada s'est formé sur les champs de bataille d'Ypres à Mons. Que nous devrions revenir à la

révérence envers les vaillants soldats de l'ère victorienne et que nous devrions nous souvenir d'eux comme s'ils étaient les véritables fondateurs de notre nation. Que la Première Guerre mondiale était effectivement une « grande » guerre — qu'elle a été une victoire pour la démocratie, la civilisation, la liberté.

Ceci est du « Vimyisme », une forme virulente de patriotisme militaire qui obscurcit la réalité de la Grande Guerre. Le Vimyisme émergea comme récit officiel lorsque ceux qui avaient des souvenirs directs et personnels de l'ampleur de la tragédie de la guerre n'étaient plus en vie. Le deuil et la tristesse de la période d'après-guerre — ainsi que la colère, comme celle de Innis — ont été remplacés par quelque chose de très différent. L'horreur de la guerre s'est fait envelopper par une gaze de soldats chevaleresques et de certitude patriotique.

Un éminent historien de guerre s'est senti à l'aise, en 2006, de qualifier au passage la bataille de Vimy comme le [traduction] « moment où le Canada a atteint sa maturité ». En 2007, lors du quatre-vingt-dixième anniversaire de la bataille, un ancien rédacteur en chef du *Canadian Military Journal* a publié un livre intitulé *Valour at Vimy Ridge: Canadian Heroes of World War I*. Celui-ci comprenait une dose de mythologie vimyiste. « La légende veut que, lorsqu'un officier français a eu vent de la victoire, il ait répondu « C'est impossible! » Mais lorsqu'il apprit que c'était les Canadiens qui avaient capturé la crête de Vimy, il aurait ensuite ajouté, « Ah! Les Canadiens! C'est possible! »

Lorsque le gouvernement canadien a dévoilé le monument restauré de Vimy cette année-là, l'événement a été accompagné par un assaut de trois

jours de rétrospectives sur Vimy. [Traduction] « La fierté restaurée d'une nation », se trouvait en manchette du quotidien *Ottawa Citizen*. [Traduction] « Une nation « fière » à l'honneur » écrivait le *National Post*. La journaliste de l'antenne CBC, Adrienne Arseneault, a contribué à la couverture de consécration en direct d'Arras, un endroit important pour le tourisme militaire (le reportage a ensuite été distribué sous format DVD de 90 minutes). « Promenez-vous dans les rues et vous aurez une idée des anecdotes et des histoires qui se transmettent depuis des générations. Par exemple, il y a l'histoire d'un soldat français qui, lorsqu'il avait appris que Vimy s'était fait prendre, s'était exclamé : [traduction] « Non, c'est impossible ! » Mais lorsqu'il a ensuite appris que Vimy a été pris par les Canadiens, il se serait alors exclamé « Oh ! Les Canadiens. Alors, c'est possible ! » »

Le reportage de Mme Arseneault comprenait des images de Canadiens se promenant à Arras avec des bannières où on pouvait lire « Préservons les souvenirs de nos soldats »

Mais à *quels* souvenirs font-ils référence ? À l'intention de qui veulent-ils les préserver ? Pourquoi ?¹

En 2014, lors du centenaire du début de la guerre, la vénérable revue *Canadian Geographic* a publié une édition en papier glacé qui exposait les cent façons par lesquelles la Grande Guerre « a formé le Canada. » Les éditeurs ont décrit Vimy comme « Une bataille qui nous a unis ». Cependant, il suffit de faire une simple visite du Mémorial de Vimy pour s'aperce-

voir que parmi les noms des soldats canadiens tués en France dont les corps n'ont jamais été retrouvés (ces soi-disant soldats « disparus ») se trouvent une quarantaine d'hommes qui portent le nom de Taylor. Et pourtant, il n'y a qu'un seul Tremblay. L'article ne mentionnait la circonscription qu'au passage. La revue populaire a consacré autant d'espace aux « femmes qui jouent au hockey » et à Winnie l'ourson qu'à la crise de la conscription qui avait divisé le pays. Une histoire étalée sur trois pages nous décrivait les actes héroïques de trois hommes de Winnipeg qui vivaient sur la rue Pine et qui avaient remporté des médailles pour leur héroïsme. Nous apprenons que *Pine Street* est plus tard devenu *Valour Road* (rue de la Bravoure).

En 1936, lorsque le Monument de Vimy avait été dévoilé, la même revue avait adopté un ton très différent. Plutôt que de célébrer le militarisme, la revue discutait du désir généralisé pour la paix — c'est de cette façon que la plupart des gens avaient interprété les tours majestueuses et les figures tristes de Allward; le dévoilement du monument avait été célébré avec un minimum de militarisme et une forte dose de symbolisme de la paix.

Le Vimyisme du vingt-et-unième siècle, en revanche, tourne exclusivement autour de la guerre comme moment fondateur de la nation. C'est ce genre de mythification qui masque les horreurs dont des hommes comme Harold Innis ont été témoins. Se penchant sur le mythe et la guerre moderne, l'historien Eric Leed explique dans *No Man's Land: Combat & Identity in World War I* que ce

1 Pour une exploration plus détaillée de ces thèmes, consultez le remarquable *Landscapes of War and Memory: The Two World Wars in Canadian Literature and the Arts, 1977-2007*, University of Alberta Press, 2014, par l'éminente critique littéraire canadienne et professeure Sherrill Grace.

genre de représentation fonctionne comme moyen « d'éviter les contradictions ». En répétant le récit de la bataille de Vimy avec une régularité liturgique, nous [traduction] « adoucissons les contradictions, les tensions, et les conflits qui sont inhérents aux relations sociales réelles. » (119)

Les discours vimyistes de bravoure personnelle et de réussite patriotique peuvent devenir particulièrement omniprésents lorsqu'ils sont également défendus par l'État. Le Guide de la citoyenneté du Canada, avec ses illustrations en couleur de vaillants soldats à cheval et l'absence totale de l'emblématique mot « tranchée » — l'éminent documentariste canadien Donald Brittain les avait surnommés « les fossés de la mort » en 1964 dans sa rétrospective sur la guerre qu'il avait préparée pour le ministère des Anciens Combattants — nous raconte un récit aseptisé à propos de la guerre et de l'héroïsme individuel. Comme l'explique le philosophe canadien Joseph Heath, le guide a fortement été influencé par un politicien avec une vision du monde teintée de nostalgie :

[Traduction] « *De nos jours, le militariste romantique est une espèce plutôt rare, malgré le fait qu'il était très populaire il n'y a pas si longtemps. Pensons aux passages dans la Guerre et Paix de Tolstoï où le comte Rostov exprime son fervent désir de mourir pour le tsar. Voilà le genre de romantisme auquel le carnage mécanisé de la Première Guerre Mondiale a largement mis fin. En même temps, nous pouvons encore aujourd'hui trouver ses échos, notamment parmi ceux qui sont intensément patriotiques, ou ceux qui sont profondément attachés à la vertu du « sacrifice » — une notion qui semble toujours désigner mourir plutôt que, par exemple, payer ses impôts — ou parmi ceux qui croient que la guerre aide le pays à atteindre*

une « clarté morale ».

Le discours vimyiste se fait entendre encore clairement aujourd'hui, il nous murmure ce mensonge anti-moderne sur la nature du meurtre industrialisé, il nous encourage à conceptualiser la guerre moderne comme un choc entre des forces armées plutôt que comme un affrontement entre différentes économies et systèmes politiques. La dure réalité que Vimy n'a pas été très significatif dans la Grande Guerre est obscurci par un respect victorien et individualiste envers le vaillant soldat, envers cette unique bataille, envers un dirigeant militaire impressionnant. Le moment qui a été beaucoup plus décisif que la bataille de Vimy — et qui est beaucoup plus révélateur de la réalité de la guerre moderne — a été le blocus économique envers l'Allemagne. La guerre moderne est un affrontement impersonnel entre différents systèmes suivant des logiques impersonnelles. Une victoire ne dépend pas des actes de bravoure sur le champ de bataille. Un mythe-symbole complexe qui prétend le contraire est un exercice de déni intentionnel sur le monde dans lequel nous vivons, une démonstration du mépris envers les leçons que le XX^e siècle nous a données : c'est une forme immature et irrationnelle d'un anti-modernisme adolescent. De plus, une autre dure leçon que le XX^e siècle nous a donnée est qu'il n'y a plus de démarcations significatives entre civils et soldats.

Le piège de Vimy (*The Vimy Trap*) — c'est également le titre d'un livre que j'écris présentement en collaboration avec l'historien Ian McKay à propos des cultures politiques de commémoration contradictoires — est qu'il mythifie la Grande Guerre d'une façon qui tente de colmater les contradictions et le conflit. Il conserve dans de l'ambre les idéaux

archaïques de la domination blanche en ancrant l'identité nationale canadienne sur une guerre qui, comme Jack Granatstein a si bien expliqué en 2005, était en réalité une « bataille entre impérialismes rivaux ». Reposer les fondements de la nation canadienne sur la Grande Guerre minimise et exile le Québec de cette nation. Cela constitue un retour régressif à la théorie du grand homme de l'histoire, avec toutes ses simplifications sexistes. Cela claque la porte délibérément aux connaissances indispensables que les historiens sociaux et culturels ont développées depuis les années 1960 sur les dynamiques du pouvoir liées à la classe, au sexe et à la race. Cela remplace l'histoire avec un conte patriotique fantaisiste.

Certes, la Grande Guerre avait changé Harold Innis, tout comme elle transforma le Canada. Innis avait compris que la guerre moderne reposait sur la manipulation de l'opinion publique par l'État et sur le développement du chauvinisme. Cette réalisation lui a permis d'élaborer sa compréhension des communications. La Première Guerre mondiale avait également renforcé son sens du nationalisme canadien, mais celui-ci n'était pas un patriotisme de nature vimyiste. Il s'était souvenu de son amertume, non seulement envers l'autoritarisme militaire, mais également envers ces sentiments anglais selon lesquels il « devait venir en aide à la mère patrie. Nous ressentions que nous sommes venus lutter pour le Canada, et uniquement au nom du Canada. C'est ce sentiment qui a renforcé ma détermination à travailler dans le domaine général de l'économie canadienne ». Le nationalisme économique de Innis est revenu sous la loupe et est l'objet d'une réévaluation critique et sa thèse fondamentale n'est qu'une des nombreuses approches empruntées par les historiens canadiens — mais

par rapport à une terrible guerre qu'il a connue personnellement, la perspective d'Innis a la maturité et la subtilité qui est à des années-lumière de la propagande simpliste d'aujourd'hui.

